

# **Entre la manie et la phobie**

*Grégoire Chabot*

Copyright, 2000  
All rights reserved  
Unauthorized use or reproduction prohibited

## Table des matières

<b>Introduction.....</b>	<b>3</b>
<b>Les manies .....</b>	<b>5</b>
Je te salue manie .....	5
Fantômanie .....	7
Mythomanie.....	9
Polyesteromanie .....	11
Excommunimanie .....	13
Généalomanie .....	15
Châteaumanie .....	17
Mannomanie .....	19
Languestapomanie.....	21
Messianomanie .....	24
Cimentomanie.....	34
Cimentomanie Deusse .....	36
Mea Culpamanie.....	40
Je proposomanie .....	43
<b>Les phobies .....</b>	<b>46</b>
Pi ça allait si benophobie.....	46
Bibliophobie .....	48
Chronophobie .....	51
Les autrophobie .....	53
Nous autrophobie.....	55
La Politiquophobie .....	57
Talentophobie .....	59
Automaniephobie.....	65
Nonophobie .....	67
Tachophobie .....	69
Sentinellophobie .....	72
Naturopobie .....	77

## Introduction

La plupart des Franco-Américains passent leurs vies voyageant entre deux endroits: la manie, qui se trouve un peu à l'ouest des Grands Tétos aux Montana, et la phobie qui se trouve au sud de l'extrême-onction. Peu importe notre ville natale. Peu importe notre niveau d'éducation. Peu importe si on a une bonne job ou non. A la fin, on se retrouve toujours avec le reste de la gang dans un de ces deux endroits.

N'étant pas sociologue, j'peux pas vous donner une explication scientifique pour le phénomène manie-phobie. Mais j'sais qu'il est là. Je le vois dans les Franco-américains que j'ai connus. Je le retrouve ben beau pi ben fort dans moué-même.

J'veux en parler icit parce que j'trouve que ça aide à expliquer un peu pourquoi les Francos ont encore tant de misère à se faire reconnaître. Pour des années, on était le groupe tranquille, "the quiet presence" comme un auteur nous a nommés. Aujourd'hui, on est si tranquille qu'on est en train de disparaître presque sans traces. Pi ça m'embête pour deux raisons.

Pour commencer, on avait certainement l'occasion de devenir un groupe important et reconnu, si c'est ça qu'on voulait. Ça fait presque 400 ans qu'on est sur le continent nord américain. Du côté de ma mère, mes ancêtres sont arrivés au Québec en 1649. Du côté de mon père, en 1635. Le continent nous "appartient" autant qu'il "appartient" à des groupes qui nous ont suivis pi qui ont fait ben mieux que nous autres. Mais on a manqué notre coup, pi on disparaît.

La deuxième raison, c'est précisément ces "autres groupes."

Les Italiens, les Irlandais, les Polonais et surtout les Chicanos, existent toujours. Bon pour eux-autres. Y savent influencer l'avenir du pays. Y savent réclamer leurs droits. Y savent comment se faire reconnaître et se faire entendre.

Nous autres, on disparaît. Ce qui est plus triste c'est que personne ne s'en aperçoit. Nos derniers moments vaudront pas une manchette dans le New York Times ou même dans le Lewiston Sun Journal.

Anyway, j'trouve que ça vaut la peine d'examiner un peu ce qui nous a rendus invisible au reste de la population américaine. L'alternance manie-phobie a certainement joué un rôle et je propose d'en discuter certains éléments ici.

Par exemple, il y a au moins treize manies qu'il vaut la peine d'étudier:

Je te salue manie  
Fantômanie  
Mythomanie  
Polyesteromanie  
Excommunimanie  
Généalomanie  
Châteaumanie

Mannomanie  
Languetapomanie  
Messianomanie  
Cimentomanie (en deux parties)  
Mea culpamanie  
Je proposomanie

Il y a aussi aux moins treize phobies qu'on pourra examiner:

Pi ça allait si benophobie  
Bibliophobie  
Chronophobie  
Les autrophobie  
Nous autrophobie  
La politiquophobie  
Talentophobie

Feminophobie  
Automaniephobie  
Nonophobie  
Tacheophobie  
Sentinellophobie  
Naturopobie

Chu certain qu'il y en a d'autres qu'on va trouver en chemin, mais ces vingt-six-là me donnent en masse pour commencer... et peut-être assez pour comprendre.

## Les manies

### *Je te salue manie*

J'ai jamais vu du monde pour prier tant. Matin, midi, soir, quatre heures et cinq, six heures moins deux. Y a des prières pour quand ça va ben. Des prières pour quand ça va mal. Y des graines, des dizaines, des neuvaines, des quarantaines. Y des ora, des gloria, des libera, pi des maris stella. Y a des confessions, des absolutions, des excommunications, des transsubstantiations.

On a des saints ou des saintes pour chaque saison, pour toute occasion. On a des médailles, des reliques, des statues, de l'eau bénite, des portraits, des crucifix, des images saintes, des fêtes d'obligation. Y a des scapulaires, des rosaires, des enfers, des calvaires, des séminaires, des presbytères, des Saint Pères, des révérendes mères, des douloureux mystères, des "mes bien chers frères. Phew! On a assez de stuff que ça prend douze ans d'école pour tout nous expliquer ça. A la fin, on comprend pas mieux.

Tout ça, ça nous a rendus ben religieux. Rien de mal là-dedans. Nos ancêtres qui travaillaient 16 heures par jour sur leurs terres ou dans les moulins avaient certainement le droit de rêver à une vie éternelle sans les souffrances qui les affligeaient ici-bas. Mais après trois siècles, cette dépendance sur la prière a créé une mentalité étrange et une idée singulière du temps.

Pour le reste du monde, y a le passé, le présent et l'avenir. Pour les Francos, grâce à la manie de la prière, y a le passé, le présent et la vie éternelle. L'avenir n'existe pas. O.K., O.K., j'va essayer d'expliquer.

On accepte le passé tout simplement parce qu'il est passé. Ça, ça le rend confortable et acceptable. Le passé ne nous menace pas comme l'avenir. Y a rien qu'on peut faire pour le changer. Si on a fait quelque chose de mal, on prie ou ben on va à confesse, pi on est pardonné. Bon, c'est fini. Ça y est. Le passé ne nous demande plus rien.

Le présent, c't'un peu plus compliqué. Y a des moments critiques. Y a même des décisions à prendre des fois. Mais si on porte le scapulaire, récite le rosaire en famille, sort l'eau bénite quand on entend le tonnerre, manque pas la messe, fait des neuvaines à St. Jude, observe les premiers vendredis du mois, on aura pas besoin de se tracasser des maudites décisions. On va être ben trop occupé avec nos prières pour y penser même. "Que le bon dieu décide! Y sait ben mieux que nous autres. Moué, j'ai passé une autre journée en état de grâce pi c'est ainque ça qui conte."

C'est pas un Franco qui a inventé la phrase "God helps those who help themselves." Mais c'est un Franco qui a ajouté, "ainque si y prient assez fort pi y ont une dévotion spéciale pour la sainte vierge."

Ce qui nous emmène, enfin, à l'avenir. Pour plusieurs peuples, l'avenir est plein d'espoirs, de possibilités, d'horizons nouveaux à explorer. Pour les Francos, c'est l'inconnu, la menace, les changements qui, comme nous le savons tous, ne sont jamais pour le bien. Notre salut est basé sur la répétition des mêmes rites et des mêmes prières, sur l'observation des mêmes règlements, sur les mêmes exigences religieuses qu'on n'ose pas ignorer per omnia secula... Pour nous, donc, l'avenir idéal, c'est la continuation exacte du présent. Pour nous assurer le salut, demain doit être une copie Xerox d'aujourd'hui.

Hélas. Nous demandons l'impossible parce que le présent, c'est précisément ce que l'avenir, par sa définition-même, ne peut jamais être. Ça fait qu'on essaie de l'ignorer, l'avenir. Pendant que des autres font des projets, on marmotte des avés. Pendant que des gens se posent de nouvelles questions, on se contente de nos vieilles réponses. Pendant que le monde recherche de nouveaux défis, on a peur qu'on va changer l'heure des messes.

Comme groupe, on n'a pas d'avenir parce qu'on refuse d'accepter son existence. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire une étude rapide du vocabulaire de notre littérature. On y trouve des "maintenir" et des "conserver" en masse. On y voit des "fidèle à notre langue et à notre foi." On découvre des beaux projets pour la "perpétuation" ad infinitum de la belle réalité franco-américaine. On trouve nul part l'idée que le monde va changer et que, tedben, on devrait se préparer pour cette nouvelle réalité (je dirais icit que l'idéal serait de pouvoir participer à la création-même de la nouvelle réalité, mais on m'accuserait sans doute d'ambitionner).

Si, par hasard, on propose une stratégie pour nous aider à faire face aux défis de l'avenir, c'est la même qu'on a proposé pour le passé et le présent: LA PRIÈRE. Le seul problème c'est que, comme nous l'a prouvé notre passé et notre présent, on avance pas ben loin ou ben vite à genoux.

## ***Fantômanie***

Si invoquant le nom des morts des centaines de fois était assez pour les faire apparaître parmi les vivants, on pourrait rencontrer des fantômes franco-américains sur plusieurs coins de rues de la région. Parce qu'à chaque fois qu'il y a une réunion ou une convention ou un colloque franco-américain, on sort toujours la liste des gens de descendance française qui ont fait une grande contribution à l'histoire des États Unis.

Faut dire que ça fait un groupe pas mal étrange. Napoléon Lajoie, le grand joueur de base-ball (y était franco-américain, vous savez), se trouve à côté du Marquis de Lafayette (y était pas franco-américain, mais y parlait si ben le français). Garand, l'inventeur des carabines (y était franco-américain, vous savez), est à table avec Jack Kerouac.

Le père Marquette prend un p'tit verre avec Rudy Vallée (y était franco-américain, vous savez). Paul Revere (y était protestant, mais on peut pas l'ignorer parce qu'il est trop important) explique l'argenterie à Calixa Lavallé, le compositeur de "O Canada" (y était canadien mais y a passé du temps à Lowell). Pi le Général Beaugard se trouve dans le coin avec les DuPont, parce qu'on veut garder les protestants du sud ensemble pour les guetter.

Je veux pas dire que c'monde-là méritent pas la place d'honneur qu'on leur donne. Mais à chaque fois que j'entends la litanie, j'trouve ça un peu triste. Premièrement, après trois siècles, on peut ainque trouver une vingtaine de "grands hommes." On n'a pas encore réussi à trouver une femme. D'autres groupes peuvent en trouver une vingtaine (avec femmes) dans ben moins de temps.

Deuxièmement, le plus qu'on s'approche du present, le moins de "grands" qu'on trouve. Avant 1900, on est O.K. Après, on reste pris avec Rudy Vallée. Jack Kerouac est ben moins connu pi encore moins accepté, surtout parmi les Francos qui vivent plus que vingt milles de Lowell.

C'est encore pire quand on cherche des "grands" vivants.

Faut prendre du monde comme Robert Goulet et Sœur Sourire (A était pas franco mais on a joué ses disques ad nauséam sur tous les programmes de radio francos pour des années. Quelqu'un qui nous a fait souffrir tant que ça mérite au moins d'être adoptée par la Franco-Américanie.). Faut aller ben loin au sens géographique pour trouver un Mike Gravel de l'Alaska. Il faut aller encore plus loin, au sens de conscience ethnique, pour aller chercher Gary Trudeau.

Ce qui est enrageant c'est que les Anglo ont pas besoin de chercher pantoutte. Les Hispanophones non plus. Ni les Irlandais. Y ont plus de "grands" vivants qu'ils n'en ont besoin. Y devrait nous en prêter une couple.

Troisièmement, et ce qui est le plus triste, on pense encore que cette litanie de glorieux défunts est une façon de valoriser notre groupe ethnique, de prouver aux Anglo qu'on est vraiment américain, de nous convaincre nous autres mêmes qu'on a fait une contribution énorme au pays.

Ce qui valorise un groupe ce sont les contributions en art, littérature, politique, affaires, etc., que ses membres font chaque jour. Le beau, le nouveau, le triste, le comique, le vrai, le laid, l'humain que le groupe crée de nouveau chaque jour se son existence. Et le point de vue unique qu'il donne à la comédie humaine... point de vue qu'il partage ensuite avec les autres comédiens, quelle que soit leur origine ethnique.

Nous autres, on crée rien parce qu'on passe notre temps à admirer nos fantômes, à les invoquer, et à penser bêtement que ce qu'ils ont fait, c'est assez. En même temps, on se demande pourquoi l'avenir du groupe est si incertain, tout en refusant de faire quoi que ce soit pour prendre charge de notre destin. La fantômanie va nous sauver.

Dans les affaires, on entend souvent une question directe: "What have you done for me today?"

À ce point-cit, la seule réponse qu'on a c'est: "Soeur Sourire."

## ***Mythomanie***

Si les chats ont neuf vies, tous mes parents franco-américains en ont au moins trois cents. C'est la seule façon d'expliquer le nombre de fois qu'ils (elles) devaient mourir de chagrin pi, en dépit de la clairvoyance d'autres membres de la famille, ont réussi à survivre.

Y me semble que chaque jour, j'attendais quelqu'un dire que si ma tante Florentine savait la vérité à propos de son beau p'tit Johnny, ça la tuerait. Pi si la belle Joséphine se mariait avant de finir le collège, ça tuerait pauvre mon oncle Pamphile. Pi si Amplobrostine sortait avec un protestant, faudrait réserver des lots au cimetière pour toute la famille. Cette tendance à établir une relation cause-effet entre presque toutes les p'tites crises normales dans la vie et la mort d'un bien-aimé nous pousse à cacher toutes sortes d'affaires. On veut pas causer la mort prématurée d'une dizaine de parents, ça fait qu'on leur dit pas qu'on se sert plus du rasoir électrique qu'ils nous ont donné pour Noël.

Rien de mal là-dedans, vous dites. Ce sont de petits mensonges qui ne font mal à personne.

C'est pas vrai. En acceptant le mythe que la crise cardiaque, c'est la réaction normale de nos proches parents à l'imprévu, on les force de jouer le rôle de victime, de "pauvres enfants" sans défenses contre les surprises de la vie quotidienne. C'est dommage, parce qu'en réalité, nos parents sont ben plus tough que ça. En plus, le "menteur" se victimise lui-même, puisque que les secrets ou les mensonges donnent automatiquement le contrôle aux autres. Après une secousse, chaque membre de la famille a peur de dire quoique ce soit, à part d'un tas de lieux communs, à qui que ce soit pour ne pas révéler un de leurs propres secrets ou un des centaines qu'ils gardent pour les autres membres de la famille. Ceci assure que la conscience collective du groupe restera, comme elle l'a été depuis des siècles, celle de victime.

Mais la conséquence la plus troublante de notre mythomanie s'opère chez nos jeunes. L'évolution de la société exige que chaque nouvelle génération soit différente de celle qui l'a précédée. La nature a créé un mécanisme pour mettre ce processus de différenciation en marche. C'est ce qu'on appelle en anglais "adolescent rebellion." Cette révolte n'est pas facultative. Elle doit absolument avoir lieu. Autrement, la société reste figée dans le passé.

La nature exige une révolte autant chez l'adolescent franco que chez ses contemporains anglos ou chinois ou australiens. Mais après douze ou treize ans de mythomanie, notre pauvre p'tit(e) franco se rend bien compte du carnage que sa révolte précipiterait. Le plus souvent, il/elle la refoule pour ne pas se trouver orphelin. C'est à ce point-là que la nature devient maudiquement fâchée. Sa revanche sera terrible.

Une révolte manquée peut avoir un de deux résultats. L'individu peut réussir à refouler la révolte pour le reste de sa vie. Dans ce cas-ci, le(la) pauvre devient un anachronisme qui, au lieu de se créer un avenir, souhaite toujours le retour d'un "bon vieux temps." Forcé

de nier la valeur de ses propres idées et d'accepter la "sagesse" de la génération précédente, il finit souvent par se mépriser lui-même. Pi on se demande pourquoi qui a tant de Francos qui se mettent à boire.

Pour d'autres, la révolte se cache pour une dizaine ou une vingtaine d'années. Ça sort enfin, comme un volcan, quand ils (elles) arrivent à trente ou à quarante ans. Le problème c'est que c'est plus le moment d'avoir une révolte d'adolescence. Ça cause ben plus de dégâts et chez l'individu, et chez sa famille qui, à ce point-cit, se compose souvent d'une épouse et des enfants qui sont ben plus important que mon oncle Pamphile, maintenant octogénaire et veuf qui vit avec une divorcée anglaise de quarante-cinq ans en Floride. Pi on se demande pourquoi qui a tant de Francos qui se mettent à boire.

Si, comme groupe, on n'a pas d'avenir, on a pas besoin de chercher ben loin pour trouver une des causes principales. C'est parce qu'on a si bien réussi à l'arracher des mains de nos jeunes à qui il appartient.

## ***Polyesteromanie***

Pour un franco, c'est tough avoir de l'argent. C'est encore plus tough quand on décide de la dépenser.

D'un côté, on veut absolument avoir autant de "nouveau" que possible - autos, meubles, toutes sortes de machins électriques (mais pas électroniques, par que ça nous épeure trop), pi toutes les affaires qui sont marquées "automatique" sur la boîte. Cette manie du nouveau s'explique assez facilement. Pour des années, nos parents et grands parents pouvaient rien acheter parce qu'y avaient pas d'argent. On était entouré de "vieux." Pour nous autres, le nouveau donne l'apparence de modernité et du progrès. Ça nous donne la chance de changer le petit, face à l'impossibilité de faire des changements en profondeur (voir "Je te salue manie" et "Excommunimanie"). Ça fait que, quand on a de l'argent, on veut absolument la dépenser pour du "nouveau."

Mais on se rend bien compte des pièges du dépensage. Il faut, à tout prix, éviter ce que les Grecques appelaient "hubris," et ce que nos catéchismes appelaient orgueil. Il se peut qu'en achetant quèque chose de ben nouveau et pi de ben cher, on donne l'apparence qu'on essaie par hasard de se comparer peut-être aux dieux. Ceci invoquerait une punition terrible des cieux. On perdrait notre maison, nos enfants, notre santé, pi notre job. Si l'Égypte a été punie par une dizaine de fléaux, on nous en réserverait au moins quarante-deux. On se trouverait un peu comme Job, mais le ciel nous aurait même enlevé notre tas de fumier.

Au beau milieu de cette crise de conscience, c'est le polyester qui nous a sauvés. Un habit en laine coûte \$200 et plus. Un habit en polyester coûte à peu près la moitié. Faut s'acheter un habit de laine pour l'hiver, pi un habit de coton pour l'été. On peut porter un habit en polyester toute l'année. C'est chaud (plus ou moins) en hiver, pi frais (plus ou moins) en été. Avec une belle ceinture blanche pi des souliers blancs comme on voit sur le programme de Lawrence Welk le samedi soir, j'te dis qu'on va être ben swell. Pi du polyester, ça dure des années, ça. Ça même pas besoin d'être repasser quand s'est lavé.

Le polyester, c'est la solution idéale. On donne l'apparence d'avoir quèque chose de nouveau et de beau. Mais c'est si pratique, le polyester, qu'on peut pas nous accuser de dépenser follement. Donc, y a pas orgueil là-dedans et on peut être pas mal certain d'éviter le courroux des cieux.

Si aujourd'hui, le polyester est pas mal démodé, la polyesteromanie vit toujours. Dans chaque situation ou on veut faire un achat, la peur de l'orgueil et de ses conséquences horribles nous afflige. On peut s'acheter une Buick. Y a rienque des docteurs pi des américains qui peuvent avoir des Cadillac. Des affaires en plastique qui sont peints pour donner l'apparence de l'or, c'est O.K. Mais si on achète du vrai stuff en or, on risque attraper la lèpre. Et si on succombe à la tentation, pi on achète quèque chose de cher, faut être certain de ne jamais s'en servir... comme les beaux meubles du salon sur lesquels personne n'a le droit de s'asseoir sous peine d'être frappé par une foudre ou maternelle ou

céleste. Y a des limites, après tout. Acheter du beau stuff sans se sentir éternellement coupable, c'est un peu comme porter une affiche qui proclame en lettres majuscules: "monstre orgueil"

Avec tout ça, c'est facile de voir pourquoi on a tant de misère à prendre des décisions. Les Grecques, eux autres, savaient que pour succomber à "l'hubris," ils devaient lancer un défi abominable au ciel. Pour nous autres, chaque choix, même dans les domaines les plus banales, peut nous valoir une punition terrible. On risque le désastre chaque fois qu'on ouvre la porte d'un K-Mart.

## **Excommunimanie**

Une chance que le philosophe Hegel était allemand et non franco-américain. Autrement, il aurait eu de la misère en maudissant à formuler sa dialectique. Hegel a déclaré qu'à chaque moment de l'histoire, il existe une thèse... qui engendre son antithèse. Le conflit entre la thèse et l'antithèse crée une synthèse... qui devient une thèse... qui engendre son antithèse, et cétera. C'est ce conflit éternel qui assure le changement nécessaire pour l'avancement des idées et de la société-même.

Notre "dialectique" est un peu différente. Pour nous, à tous les moments de l'histoire, il y a une orthodoxie. Les autres idées, les autres points de vue, qu'elles soient antithèses ou non, sont de simples hérésies. Ce conflit mène, non à une synthèse, mais à un choix entre l'obéissance, le repentir ou l'excommunication.

Si ce choix se posait même dans le domaine de la religion, ça serait pas pire. Mais après presque 400 ans (plus si on conte nos ancêtres du continent), ce phénomène religieux s'est inséré dans notre vie séculière et quotidienne. Et ça cause des situations bien bizarres.

Prenez la définition-même d'un ou d'une "vrai(e)" Franco-Américain(e). Jusqu'aux années cinquante, c'était ben simple. Un(e) Franco, c'était qu'un qui parlait français, était catholique, pi qui avait des parents qui venaient du Canada. Mais la réalité a changé pas mal pendant les quarante dernières années.

Si on utilisait l'ancienne définition, on trouverait aujourd'hui à peu près une dizaine de "vrais" Francos (une couple à Ste. Agathe, une à Lewiston, deux à Lowell, trois autres dans les environs de Woosocket, pi deux pauvres perdus à Wellesley). Même L'Union St. Jean Baptiste s'en est rendu compte et, accompagné de sévères tremblements de terre, s'est mise à accepter toute sorte de monde comme membres. Après tout, c'est tough de faire de l'argent quand on est pris à vendre de l'assurance même à une dizaine de "vrais" Francos.

Donc, on s'est efforcé de formuler une nouvelle définition. Hélas, on utilise encore le même processus orthodoxie/hérésie. Mais puisque l'ancienne orthodoxie universelle n'est plus valable, on l'a remplacée par de centaines d'orthodoxies particulières.

Au moment de la mini-relève entre 1974 et 1982, on me disait toujours de me méfier de qui que ce soit parce qu'il (elle) était:

- a) trop conservateur
- b) trop vieux
- c) trop jeune
- d) trop religieux
- e) pas assez religieux
- f) une centaine d'autres affaires, selon les préjugés de mon interlocuteur

Le résultat a été la création d'une multiplicité de p'tits groupes parmi les Francos. Qui pis est, chaque groupe se croit le seul gardien de l'orthodoxie... de "l'essence" franco-américaine dans sa forme la plus pure. Dans chaque p'tit groupe, l'orthodoxie ne peut pas, ne doit pas, changer. On doit donc fermer la porte à clef et pi mettre des bureaux pi des chaises pi des sofas contre la porte pour être certain que les changements, pour utiliser les mots célèbres du Général Pétain à Verdun, "ne passeront pas."

On reste pris dans nos orthodoxies comme dans du ciment. Au lieu d'avancer avec le reste de la société, on se contente d'excommunier tous les autres Francos dans une lutte acharnée pour gagner notre place comme les Francos les plus purs avant notre mort... qui, si le groupe ne s'en est pas aperçu, s'approche pas mal vite.

## **Généalomanie**

Les gens qui se tracassent au sujet de la perte des forêts au Brésil devraient parler aux Francos. Chez nous, ils trouveraient assez d'arbres généalogiques pour créer une forêt capable de couvrir l'Amérique Méridionale en entier et une bonne partie du Sahara.

Y'a rien de mal à essayer de trouver nos sources et de tracer l'histoire de notre famille jusqu'aux premiers québécois et ensuite à la belle France. Le problème se pose quand cette activité nous empêche de faire quelque chose de plus important. C'est à ce point-là que passe-temps devient manie.

C'est ça qui est arrivé avec la généalogie. On a tout un tas de gens qui se perdent dans des records de paroisses, registres de villages, et autres documents, moins pour s'informer à propos du passé, que pour éviter les réalités du présent. En même temps, la manie de la généalogie, plutôt que de l'histoire, nous permet de créer un passé selon nos propres préjugés... un passé qui, par conséquent, n'a souvent rien à voir avec la réalité

On lit qu'un de nos ancêtres était habitant dans les environs de la ville de Québec et on se crée une idylle d'un paysan pauvre, mais honnête. On veut pas savoir qu'il se soûlait chaque fois qu'il avait la chance pi qu'il courrait avec les femmes des voisins. On trouve un coureur de bois parmi nos aïeux, pi on s'imagine une vie difficile, mais pleine de joie, au sein de la nature. Ouais! On a aînque à regarder les visages de plusieurs Francos pour y voir des traces de sang amérindien... ce qui veut dire que la nature, c'est pas le seul sein que nos ancêtres ont fréquenté.

Mais on oublie tout ça. On veut pas le savoir. On aime mieux se créer une histoire qui n'a jamais existé. C'est ben plus net. Pi ça cause ben moins d'ennuis. Le grand problème c'est qu'en canonisant nos ancêtres, on leur enlève l'humanité qui les rend intéressants. En insistant que les anciens n'ont fait que du bien, on se trouve sans guide quand on doit faire face au mal. En oubliant leurs faiblesses, on s'affaiblit nous autres mêmes

Il faut dire que les "histoires" des Francos nous aident pas plus dans notre recherche de la vérité. On y retrouve ou des vierges et martyres, un peu comme dans l'évangile ou des gens ben ordinaires qui sont toujours restés fidèles à la langue et à la foi. C'est-ti platte. Montrez-moi donc le côté plus sombre de notre existence. Parlez-moi de ma tante qui devait gagner de l'argent pour nourrir sa famille en vendant de la "bagoisse" aux années vingt. Racontez-moi l'histoire d'un de mes oncles qui volait et qui a enseigné ce beau métier à ses enfants. On poursuit actuellement un de mes anciens maîtres d'école pour abus sexuelle. Laissez-moi essayer de comprendre les démons contre lesquelles ce prêtre devait lutter.

Sans ce tableau vivant du passé avec toutes ses nuances et son humanité, on reste avec une sorte d'image sainte en deux dimensions de notre histoire. C'est ben beau quand on la regarde de face, mais il y a absolument rien en profondeur. Ça nous donne en masse à

respecter pi à admirer. Ça nous donne rien comme base solide pour se construire un avenir.

## **Châteaumanie**

Les plaines de la géographie franco-américaine sont peuplées de ruines d'anciens châteaux-forts. Il y en a un peu partout, d'un horizon à l'autre.

C'est déprimant des voir, ces châteaux, justement parce qu'ils sont en ruine... et aussi à cause de la mentalité qu'ils représentent.

La plupart de nos ancêtres qui sont venus ici du Québec avaient l'intention de retrouver leur pays natal après avoir passé quelques années aux États. Donc, ils établirent des châteaux-forts métaphoriques pour protéger l'essence de leur "être" - la langue, la culture, la religion - contre les pires assauts des forces de l'américanisme, de l'anglicisme, et du protestantisme. S'ils allaient retourner au Québec, ça serait comme francophones et comme bons catholiques.

Il faut dire que ces premiers châteaux nous ont bien servi à l'époque où on n'était que des "scieurs de bois et porteurs d'eaux." Face à une société qui nous disait "No Frenchmen need apply, " "Dumb frog," "Speak white," et d'autres niaiseries, on se trouvait protégé (si pas complètement à l'aise) dans nos châteaux.

Mais avec le passage du temps et l'arrivée de nouveaux immigrants, la société américaine commença à nous laisser tranquille. En même temps, on se mit à se rendre compte qu'il n'y aurait pas de retour en masse au Québec. On était icit pour de bon.

Tout à coup, nos châteaux devinrent inutiles. Ce qui ne veut pas dire qu'on arrêta d'en construire. Au contraire. Tellement accoutumé à se définir et à trouver notre raison d'être au négatif, c'est-à-dire par opposition à la société dominante américaine, on était convaincu que notre existence dépendait de la résistance et de l'antipathie des Anglos. Quand cette antipathie commença à disparaître, on courut vite à nos murs pour hurler des défis à la société majoritaire.

Hélas, elle nous entendit pas. Car pendant qu'on était resté enfermer dans nos beaux châteaux, elle nous avait dépassés et se trouvait maintenant à perte de vue.

J'vous dis que là, on a eu peur en crime. "Vous pouvez pas nous laisser comme ça!" s'écria-t-on d'une voix étranglée. Vite, on courut rattraper la société américaine pour lui montrer qu'on était toujours une force vitale qui la menaçait du fait qu'on était franco et catholique. On construisit vite un nouveau château-fort. Mais, du moment qu'on le compléta, la société avait de nouveaux avancé une centaine de miles. On dut se mettre de nouveau à la recherche - à la course - de notre ennemi perdu.

Ça fait au moins une quarantaine d'années qu'on joue ce jeu inutile. Chaque matin, on monte sur nos murs pour lancer un défi à la société américaine. Et chaque matin, on ne reçoit aucune réponse, parce que cette société continue à nous dépasser sans s'occuper de nous autres. On ne menace plus personne. We have become irrelevant.

Pour un certain temps, nos châteaux, comme le mur à Berlin, servaient d'empêcher les nôtres de sortir, plutôt que des protéger contre une menace de l'extérieur. "Ne sortez pas d'icite," nous répétèrent nos chefs de file francos, "car vous ne connaissez pas les horreurs qui vous attendent." Ça marché o.k. pour une secousse. Mais un jour, une couple de p'tits fantasses sont sortis en dépit des menaces de nos leaders. Ils ont trouvé qu'il y avait ben plus d'horreurs en dedans des murs qu'en dehors. Depuis ce temps-là, les Francos se sauvent par les centaines... et nos beaux châteaux ne servent plus à rien.

C'est pour ça qu'on ne doit pas trop s'étonner qu'on n'ait pas d'avenir. On était trop occupé à bâtir nos beaux châteaux-forts pour avoir le temps de s'en créer un. Par conséquent, au lieu d'une porte ouverte sur le nouveau, on doit se contenter de contempler un paysage déprimant, plein de murs, de donjons, et de cellules abandonnés.

## **Mannomanie**

Les anciens, y avaient la vie ben plus facile que nous-autres. Oui, oui. J'sais qu'ils avaient des pestes, pi des famines, pi des massacres, pi des sécheresses, pi toutes sortes d'autres désastres qui nous tracassent plus asteur, surtout dans des pays comme les États Unis. Mais du moins y avaient jamais besoin de prendre de décisions. Ces chanceux-là avaient toujours des voix miraculeuses ou des apparitions qui venaient d'un peu partout pour leur dire quoi faire.

Les voix leur conseillaient de se bâtir des arches pour s'échapper des eaux, de frapper des roches pour en trouver, pi de sacrer leur camp des villes qu'on allait détruire. Y leur disaient d'escalader des montagnes, de s'exiler dans le désert, pi de traverser la Mer Rouge. Même au Moyen Âge, y avait des voix qui déclaraient que c'était le temps de partir en croisade ou de bâtir une cathédrale ou de libérer la France des Anglais. Des fois, les anciens avaient tellement de chance qu'ils avaient même pas besoin de voix. S'ils avaient faim, y avaient ainque à se coucher. Le lendemain, y se levaient pi y avait de la manne partout.

La plupart du monde, en entendant ces histoires-là, se sentiraient rassurer. "Si on fait notre possible, Dieu ne nous abandonnera pas, même si ça se met à aller ben mal." Mais les Francos, c'est pas la plupart du monde. Après trois siècles, on s'est accoutumé à l'impuissance d'un peuple colonisé. Content de réagir à tout, on y trouve une autre bonne raison pour ne jamais agir. "Si on fait rien, quèqu'un de ben plus smarte pi de ben plus adroit, pi de ben plus avisé que nous autres va décider quoi faire. Nous autres, on est trop épais pour ben choisir. Restons icit sur le porch dans notre belle chaise berçante. Demain, quèqu'un va envoyer de la manne en masse pour toute la famille."

Cette façon de penser aide à expliquer un peu notre réaction extrême quand nous rencontrons un représentant officiel du gouvernement de la France ou du Québec à une de nos réunions. Ce sont à eux qu'on donne la parole d'honneur, les places d'honneur, les rôles d'honneur. On sourit quand un nouveau conseiller ou consul se déclare surpris de trouver une culture francophone toujours vivante en Nouvelle Angleterre. On hoche la tête quand ils nous félicitent du bon travail qu'on fait depuis des siècles. Mais surtout, on applaudit quand ils nous promettent l'appui de leur gouvernement dans notre "lutte." Enfin, voilà le miracle qui va nous sauver. "Je savais qu'on avait pas besoin de rien faire. Les Français pi les Québécois vont venir pi y va avoir de la manne en masse pour tout le monde."

On est tellement content, pi on est tellement pris à se trouver ben smarte pi à se féliciter pi à gager combien de manne on va trouver demain mèque on se lève qu'on n'entend jamais le reste du beau discours français et/ou québécois. J'ai retrouvé le texte d'un de ces discours et je donne ici un petit aperçu de la partie que nous n'entendons jamais.

Le graaaaaand monsieur français ou québécois nous dit qu'en dépit de la grande admiration qu'ils ont pour l'esprit de survivance dont nous faisons preuve, les

gouvernements étrangers, à cause de leur position délicate et du fait que nous sommes citoyens des États Unis, après tout, ne peuvent qu'appuyer les efforts que nous devons commencer et soutenir nous autres-mêmes. Le plus souvent, c'est un appui moral... manne très peu nourrissante pour un peuple affamé comme nous autres. Mais on n'entend pas ces mots-là, parce qu'on ne veut pas les entendre. On veut que le miracle nous sauve. Surtout, on veut absolument qu'on nous enlève la responsabilité de nous créer notre propre avenir... parce qu'on se pense trop bête pour faire une bonne job.

Donc, on ressent une nouvelle vague d'espoir chaque fois qu'il y a un nouveau consul ou un conseiller culturel ou un attaché quelconque qui arrive à Boston. L'espoir se perd peu à peu quand le nouveau s'aperçoit que les Francos n'ont aucune intention de faire quoi que ce soit pour s'aider eux autres-mêmes. Le salut doit venir de l'extérieur ou il ne viendra pas du tout.

Naturellement, il ne vient pas. Fatiguées de nos pleurs, épuisées par nos grincements de dents, tannés de nos lamentations interminables, même les forces miraculeuses se découragent... parce qu'ils se rendent compte qu'ils n'y peuvent rien, face à l'impuissance totale qui définit maintenant notre culture.

## ***Languestapomanie***

Ça fait une dizaine d'années que j'ai pas vu Henri. J'ai pas beaucoup d'espoir de le revoir bientôt, parce que quand il a disparu, il était entre les mains de la Languestapo. Il n'était pas coupable. Ce n'était vraiment pas sa faute. Mais vous connaissez la Languestapo. Pauvre Henri.

Voici comment ça s'est passé.

Henri participait à un grand colloque franco-américain à Manchester. Il donnait même un des discours principaux. Il allait présenter un petit compte-rendu du rôle de la culpabilité dans la survivance de la Franco-Américanie. On lui avait alloué quatre jours et demi.

Un matin, avant de commencer, il se pencha vers le micro. "Is this on?" il eut la malchance de demander. "En français!!!" vint une dizaine de voix de l'assistance. "Ah, oui, pardon," fit le condamné. "En français certainement!" Il ne remarqua pas qu'en entendant ces mots dans cette langue barbare, quatre formes noires étaient entrées dans la salle et s'étaient placées derrière des colonnes à dix pas de lui.

"Oui, toujours en français," continua-t-il. Hélas, le sort conspira contre lui car il se mit à tousser légèrement en prononçant ces paroles. Il vit une jeune serveuse près de lui. "Could I have a glass of water, please, miss?" demanda-t-il poliment. Les sons d'une colère croissante se firent entendre immédiatement de l'assistance. "EN FRANÇAIS!!!! EN FRANÇAIS!!!!!" vint de nouveau la demande de chaque bouche et de chaque coin de la salle. Ça commençait à aller mal. Henri essaya de s'expliquer.

"Oui, je comprends. 'En français'," commença-t-il, "Mais cette serveuse ne parle pas 'en français.' Ou ben je lui parle en anglais ou ben j'ai pas mon eau." L'assistance n'aima pas le sarcasme que Henri inséra dans sa réplique. "Mieux vaut s'en passer que d'introduire cette langue terrible ici," suggéra une femme qui, à juger de son apparence et de son caractère, s'en était passée depuis pas mal longtemps. La foule se mit à l'applaudir. Les quatre formes noires s'approchèrent d'avantage et se cachèrent sous des tables à cinq pas du pauvre Henri qui maintenant ressemblait de plus en plus à un chevreuil paralysé par les phares d'une auto. Il s'essuya le front.

On aurait peut-être oublié cette scène terrible si Henri avait pu commencer son discours immédiatement. Mais il échappa quelques pages et se pencha pour les récupérer. Il ne remarqua pas que la serveuse était revenue avec son eau. Donc, en se levant, il frappa le bras de la jeune fille qui renversa le verre d'eau sur lui. "Oh, I'm sorry," dit la serveuse. "That's okay, miss," répondit Henri. Ce fut les seuls mots qu'il eut le temps de prononcer. Quatre formes noires se précipitèrent sur lui et se mirent à le traîner vers la porte. Les membres de l'assistance, autrefois si disposés à écouter son discours magnifique et à applaudir les tours de force linguistiques pour lesquels Henri était bien connu, le fixèrent maintenant de leurs regards pleins de mépris.

"Nos amis de la Languestapo sauront s'occuper de lui," suggéra enfin un vieillard qui tenait le catéchisme de Baltimore dans une main et un volume du théâtre de Corneille dans l'autre.

"Oui, lui et tous ceux comme lui qui osent menacer ce qu'il y a de plus noble et de plus beaux dans le monde," déclara un autre qui accablait un vieux religieux de coups de canne sans le savoir, tellement cette belle scène avait réussi à l'émouvoir.

"Une langue! Une religion! Une élite!" s'écria soudain le religieux que les coups de canne avaient réussi à réveiller. Il s'était levé et maintenant avait le bras droit en l'air, cherchant un chef imaginaire pour saluer. Hélas, le rêve de ce royaume terrestre idéal fut trop pour le pauvre prêtre, simple monseigneur avec une grosse Cadillac pi en masse d'argent à la banque qu'il était. Il poussa un petit cri, essaya de retrouver sa poitrine avec sa main droite, et tomba par terre, mort d'une crise cardiaque.

"Voilà un vrai patriote, un vrai homme," déclara l'homme avec la canne qui contemplait les derniers spasmes du religieux. "Il a eu le bonheur de mourir EN FRANÇAIS!!!"

Ça faisait des années que j'avais pas pensé à la Languestapo. En effet, je supposais qu'elle avait disparu, puisque le nombre de Francos qui pouvaient vivre et communiquer en français décroissait d'une façon extraordinaire chaque année. Mais je ne me rendais pas compte de la profondeur de la mauvaise volonté qu'on retrouve toujours parmi les membres de "l'élite" franco-américaine.

Cette élite (autrefois représentant 2% de notre population, aujourd'hui .000000000000000001%) accéda au pouvoir en refusant ce même pouvoir au 98% à qui il devait appartenir. La meilleure façon de protéger leur belle position était d'établir un abîme entre eux et le peuple... et de passer leur temps à l'élargir pour que le peuple ne puisse jamais leur enlever ce pouvoir qui leur était si cher.

La langue était l'outil idéal pour établir et élargir l'abîme. Et la Languestapo fit le travail. Étant les seuls qui parlaient autrefois le "bon" français, ces "bons patriotes" francos firent plus pour nous convaincre qu'on "parlait mal" que tous les Français de France et que tous nos professeurs de français américains. Au lieu de les mettre à la porte parce qu'ils insultaient notre maison et notre famille, on leur donnait la place d'honneur parce qu'ils parlaient si ben le français.

La Languestapo existe toujours aujourd'hui. Je la vois de temps à autre.

Elle a changé un peu ses méthodes. C'est maintenant une fausse bonhomie au lieu de menaces qu'elle utilise pour imposer le français au cours des réunions.

Elle a modifié son uniforme. On voit maintenant plus de robes académiques que de soutanes et d'habits religieux.

Mais le résultat ne change pas... même si le nombre de membres de la Languestapo diminue constamment. En refusant d'écouter tout ce qui n'est pas dit en français, elle enlève la langue et la parole et la participation et le pouvoir à la grande majorité de Francos qui ne sont plus francophones.

Comme l'ancien Monseigneur, l'élite veut avoir le droit de mourir EN FRANÇAIS. Le seul problème c'est qu'en refusant de reconnaître ce que la Franco-américanie est devenue au cours du demi-siècle passé, elle semble insister que le groupe meurt avec elle.

Pauvre Henri. Pauvre nous autres.

## **Messianomanie**

Je commence à apprécier combien un moment ou un événement historique peut influencer l'histoire d'un peuple. Il arrive même quelquefois qu'un moment puisse définir la voie qu'un groupe va suivre bien mieux que la volonté collective du groupe lui-même.

Pour les Franco-Américains, un de ces grands moments était certainement celui où la plupart des membres du groupe se sont rendus compte que l'idée (ou l'idéal) de retourner au Québec après avoir fait fortune aux États n'était qu'un rêve. On avait préservé ce beau mythe pour une cinquantaine d'années, depuis notre arrivée en Nouvelle Angleterre. Mais pendant les premières décennies du vingtième siècle, la réalité s'était imposée de force. On était icit pour de bon.

Je pense que la plupart des Francos s'étaient pas mal accoutumés à rester icit. Y avaient cherché un peu partout, mais y avaient pas encore trouvé les rues pavées d'or qu'on leur avait promises. La fortune était ben loin d'être faite. Si a se faisait, a se faisait mal... pi a se faisait slow. Donc, j'pense pas que nos grand pères étaient ben surpris, ou ben déçus, quand y se sont réveillés un jour pour trouver que leur pays était maintenant... et allait rester pour toujours... les États-Unis.

Mais une certaine minorité parmi les Francos se trouva menacée à l'extrême par ce changement. En effet, une panique aveugle régnait dans la plupart des presbytères et des autres endroits que fréquentait l'élite Franco-Américaine de l'époque. Faut dire que l'élite avait raison d'avoir peur. Elle venait de perdre sa raison principale... le sine qua non, même... qu'elle utilisait pour assurer que le peuple maintiendrait sa langue, sa culture, et sa foi en face des forces assimilatrices de la société américaine. Fallait rester fidèle aujourd'hui pour pouvoir s'intégrer de nouveau dans la société québécoise au moment de notre retour au Canada demain.

Mais s'il n'y avait pas de retour, le peuple mal élevé et mal instruit et malpropre et qui pensait plus à gagner assez d'argent pour nourrir sa famille qu'à la beauté de l'idéal, pourrait très bien se mettre à abandonner la langue et la culture et même la religion pour la simple raison qu'elles ne servaient plus à rien de pratique. A ce moment-là, il se pourrait même qu'on n'écoute plus les prêtres ou les membres de l'élite séculière... ce qui voudrait dire qu'il y aurait en masse du monde habillé en soutanes pi en habits ben chers qui n'aiseraient pi qui seraient même forcés à trouver quèque chose d'utile à faire au lieu "d'éliter" à longueur de la journée.

Je sais pas exactement ce qui s'est passé parmi les gens de l'élite quand ils se sont rendus compte que la réalité menaçait leur job, mais j'pense que s'est arrivé un peu comme la scène suivante.

"Messieurs, je vous remercie infiniment d'être venus en ce moment de crise," déclara M. le Curé Brind'Amour. Il se trouvait assis dans sa chaise de cuir favorite dans un coin du

salon énorme du presbytère. Une dizaine d'autres hommes occupaient d'autres chaises qui étaient arrangées en cercle. Il y avait une boîte de cigares ouverte et des bouteilles de digestifs sur un bureau de chêne. Presque tous les invités étaient en train de boire et de fumer.

"Mes chers amis," reprit le curé, "vous représentez tous des organismes de l'élite franco-américaine. Vous êtes tous des hommes de courage et d'honneur. Comme moi, vous êtes parmi ceux qui préféreraient mourir - au sens figuratif, naturellement - plutôt que d'abandonner cette langue et cette religion... L'héritage sacré que nous avons reçu de nos pères. Et j'ai bien peur, mes chers patriotes," continua le curé qui avait un peu les larmes aux yeux, tellement cette belle scène et les deux homards farcis qu'il avait mangés pour souper commençaient à agir sur lui, "que notre langue et notre religion sont menacées aujourd'hui plus que jamais. Face à ce danger grave et omniprésent, nous avons le droit de ressentir une colère vertueuse et omnipuissante. En effet, mes deux vicaires étaient tellement en colère quand ils ont entendu les nouvelles qu'ils allaient probablement perdre leurs jobs à cause de la perte de foi possible parmi nos gens, qu'ils ont du monter à leurs chambres pour changer leurs pantalons."

"Mais j'ai des bonnes nouvelles pour vous, messieurs," dit le curé en souriant pour la première fois de la soirée. "Je crois qu'il s'est produit un miracle ici aujourd'hui. C'est la seule façon d'expliquer l'idée magnifique qu'a eu mon vicaire, le père Lavoie, en dépit du fait qu'il est plus épais que mon beau bureau de chêne que vous voyez devant vous. Ça sera à lui d'expliquer cette idée du moment qu'il se sera remis des effets de sa colère juste et glorieuse. En attendant, prions ensemble afin que Dieu... "

L'entrée de la ménagère réussit à interrompre le curé.

"Mais quoi c'est qui a, Mathilde?" demanda le curé, visiblement irrité. "Je t'ai-ti pas dit de ne pas nous déranger?"

Mathilde s'approcha du curé et lui dit quelques mots à l'oreille. Il se passa une discussion assez vive à voix basse pendant quelques minutes qui se termina avec un soupir résigné du père Brind'Amour.

"Si vous voulez m'excuser, messieurs." Il adressa ces mots à ses invités. "Semble-t-il qu'un des crasseux de la paroisse demande à me voir pour un cas d'urgence. Et comme vous savez, on ne peut pas raisonner avec des gens comme ça. Y en a même qui pensent que nous autres, les prêtres, c'est rien que ça qu'on a à faire. Dis-lui de se présenter icit," dit le curé à Mathilde.

La ménagère sortit et revint presque immédiatement avec un homme qui paraissait dans la cinquantaine, mais qui n'avait probablement pas plus que trente cinq ans. Il portait un habit de laine élimé, une chemise blanche tellement empesée qu'elle aurait pu se tenir debout seule, et une cravate pleine de taches graisseuses. Il tenait un vieux chapeau devant lui dans ses mains.

"Oui, Chiasson, quoi c'est que tu veux?" La demande du curé était dure.

"C'est Vashon, Monsieur le Curé," dit doucement le paroissien.

- "Quoi?"

- "Mon nom c'est Vashon, mon père. Eustache Vashon."

- "Ouais, ouais. Ben, quoi c'est qui presse tant, Chiasson? J'espère que c'est ben important pour interrompre nos discussions essentielles, pi déranger le monde important que tu vois dans la salle icit."

Les yeux d'Eustache Vashon parcoururent la salle et s'élargirent visiblement chaque fois qu'ils reconnurent un des invités. Il ne put murmurer qu'un piteux, "J'm'excuse, monsieur le curé."

"Ouais, ben c'est un peu tard pour des excuses. Asteur, dépêche-toué pi dis moué quoi c'est que tu veux."

Vashon ne dit rien. Il resta là un peu comme un chien battu.

"Ah, ben c'est-ti platte," dit soudain le père Brind'Amour. "Écoute, Chiasson, parle tout de suite ou Dieu va certainement te punir pour avoir perdu le temps de ses serviteurs."

A cette menace, le pauvre Eustache commença à formuler sa question.

- "C'est ma femme, mon père."

- "Oui?"

- "Ben, c'tait vendredi dernier."

- "Oui?"

- "Pi a se cherchait quèque chose à manger."

- "Dépêche-toué ou j'refuse de baptiser ton prochain, qui, à ce que je peux voir, est pas mal prêt à sortir."

- "Pi y avait pas grand chose dans la maison, pi a oublié que c'tait vendredi, pi a mangé un morceau de lard salé, pi asteur a l'a peur qu'a va aller dret en enfer. Pi moué j'y ai dit que c'est pas péché si on sait pas, pi si on oublie que c'est vendredi qu'on peut manger de la viande à longueur de la journée pi c'est toujours pas péché, pi a me crée pas. Pi a n'a donné à ma fille, Eulalie, étou. Comme ça, a pense que ma fille est damnée, mais elle, ma femme, a est encore plus damnée parce qu'a servi d'occasion de péché pour une jeune innocente."

- "Pi toué, tu veux savoir qui a raison... toué ou ta femme?" demanda le curé.

- "Oui, mon père."

- "Questions très graves, très sérieuses... et très difficiles," dit le père Brind'amour avec un sérieux qui surprit ses invités et Vashon. "Je dois y réfléchir, consulter des oeuvres théologiques, philosophiques, peut-être même gastronomiques. Attends dans le couloir, pi j'te laisserai savoir quand j'aurai trouvé une réponse."

- Merci, merci, merci," répéta Vashon, qui avait les yeux grands comme des assiettes depuis qu'il avait entendu le mot "gastronomique." "J'savais que c'tait grave, mais j'pensais pas que c'tait si grave que ça. J'vous laisserai tranquille, comme ça," dit-il en quittant la salle et fermant la porte derrière lui.

Le curé éclata de rire presque avant que Vashon eut fini de fermer la porte.

"C'est-ti possible d'être si épais que ça? Pi y viennent nous déranger pour des niaiseries comme ça! Qu'il attende qu'on ait fini nos discussions pour avoir la graaaaaande réponse à sa graaaaaaaaaaande question."

A ce moment, les deux vicaires de la paroisse, le père Lalonde et le père Lavoie, entrèrent dans le salon. Les deux paraissaient extrêmement nerveux. Ils se frottaient les mains rapidement et regardaient furtivement autour d'eux. Le père Lalonde lisait son bréviaire en marchant. Le père Lavoie rongait son scapulaire.

"Ah, mes chers jeunes hommes," le curé salua ses assistants. "Je viens de dire à ce groupe de bons catholiques et bon français que votre foi simple réussira peut-être à nous sauver dans ce moment de danger extrême. Père Lavoie, pourriez-vous nous expliquer l'idée qui vous est venue... par l'intercession de la Sainte Vierge Marie, sans doute... ce matin à la toilette pendant que vous étiez en train de chi... ffrer les façons différentes de méditer sur les mystères douloureux."

"Mmmmfmmfffffm," commença le père Lavoie.

"Vous pourriez peut-être interrompre le mangeage de votre scapulaire pour quelques instants, mon père?" demanda le curé d'une façon très lente et très douce, tout en donnant un regard exaspéré aux invités. "On vous comprendra beaucoup mieux comme ça."

"Mes très chers herbivores," commença le père Lavoie. Les invités regardèrent le curé pour voir s'il savait pourquoi le vicaire s'était servi de cette épithète étrange. Brind'amour ne fit que hausser les épaules. "Il était justement ce matin... peu après l'augure... que je remua une visibilité autrichienne et implacable juste au dessus de la baignoire dans la salle de bain au deuxième. Cette visibilité radissonait et fultuperait des yeux, des mains, des noranges, et de plusieurs d'autres orifères de son corps splendifereux. Soudain, la visibilité pointerait son doigt en ma direction et se mise à me parlasse. Les paroles qui

sortembulèrent de cette bouche divine vinrent mariculeusement à mon oui. Immédiatement, je me sentis superlutavé, exper..."

"Père Lavoie, " interrompit le curé, "peut-être pourriez-vous garder cette partie du récit pour l'enquête des représentants de notre saint père, le Pape, qui vont certainement voir, dans ce miracle, un signe de votre sainteté. Mais pour le moment, ce qui nous intéresse c'est l'idée extraordinaire que vous avez eue."

"Ah, oui, mon idée," reprit le vicaire. "C'est-à-dire l'idée de la visibilité." Il se corrigea rapidement en jetant un regard au plafond. "Eh bien, elle dit qu'il fallait établir un lien."

Il y eut un silence pénible.

"Mais un lien entre quoi?" demanda enfin un homme imposant qui portait des robes académiques indiquant un doctorat en prépositions et en pleurnichologie.

"Euh," pensa longuement le père Lavoie, "entre la langue française."

Il y eut un autre silence.

"Entre la langue française et pi quoi, bonyenne?!?" demanda le père Brind'amour. "Pi si tu finis pas ton idée c't'a fois-cit, j'va dire à Mathilde de pas te donner de bonbons à soir."

"Et puis la sainte religion catholique, naturellement," dit le vicaire un peu surpris. "J'avais pas mentionné la sainte religion catholique toute glorieuse et toute puissante? Anyway, l'monde sait déjà qu'il y pas de salut hors l'Église. Asteur, il faut leur faire croire qu'il n'y a pas de salut hors la langue française."

"Mais c'est ce qu'il y a de plus beau," dit un de l'élite après un court silence. "C'est simple, directe, et parfait. Il ne s'agit qu'à dire que les gens qui ne parlent pas français se mettent en danger de s'égarer de la voie de la vérité et de la vertu qui est l'Église sainte, romaine, et catholique... et qu'ils mettent leur salut-même en péril s'ils arrêtent de parler note belle langue."

"Ça, c'est ben trop platte," dit le père Brind'amour.

"Et puis ben trop long," ajouta un vieillard dans le coin qui avait donné l'apparence de dormir pendant la plupart de la soirée. Il devait être un peu sourd parce qu'il parlait très fort. "Si on veut réussir, il nous faut un slogan. Quelque chose de court. Quelque chose qui restera dans l'esprit. Quelque chose que les gens voudront répéter sans trop penser à la vérité de ce qu'ils disent."

"Un slogan, un slogan, " commencèrent à murmurer les invités.

C'est à ce moment-là que Mathilde rentra avec une grosse boîte de bonbons.

"Candé, candé, bonbons!!!!" se mirent à crier les deux vicaires qui avaient de la difficulté à rester dans leurs chaises.

Mathilde regarda le curé qui indiqua que les deux jeunes prêtres avaient sa permission de manger quelques morceaux.

"Oui, père Lalonde, père Lavoie," dit-elle, en donnant des bonbons aux vicaires qui sautaient maintenant autour d'elle.

"Mais, c'est ça!" dit soudain le vieillard qui entendait mal.

"C'est quoi?" demanda le curé.

"Mais notre slogan, voyons. C'est cette dame simple, mais sainte, qui vient de le prononcer. 'Qui perd la langue perd la foi.' "

"Je crois que des adjectifs possessifs aideraient," suggéra le prépositionien avant que le curé aie la chance de protester. "Écoutez: 'Qui perd SA langue perd SA foi.' Ça, ça parle aux gens!"

Tout le monde était d'accord. C'était un slogan magnifique. On croyait la crise terminée et la partie gagnée. On était en train de se donner la main et des tapes sur le dos, et de lever les verres à l'honneur de tous quand on entendit une voix sombre.

"C'est pas assez," dit la voix qui venait du curé.

"Que voulez-vous dire?" demandèrent une dizaine de voix à la fois.

"C'est pas assez pour mettre fin à cette crise une fois pour tout," expliqua Brind'amour. "Quoi c'est qui arrive, par exemple, si quelqu'un arrête de parler français pi y reste bon catholique? Quoi c'est qu'on va dire dans ce cas-là? Ça n'en prend rienque un... pi je vous assure que ça va arriver quèque temps. C'est pas assez de menacer. C'est trop négatif. Il faut aussi offrir un aspect positif pour vraiment les avoir. On vient de créer le bâton. Asteur il nous faut une carotte."

Un groupe d'invités regardèrent immédiatement le père Lavoie. Après tout, il avait si récemment été la source de l'inspiration. Il pourrait sans doute aider à résoudre ce nouveau dilemme. Mais le pauvre vicaire avait trop mangé de bonbons... ceci après avoir trop pensé. Il restait donc assis la bouche béante, le regard perdu dans le vide. Après un temps, il commença de nouveau à manger son scapulaire.

"Mais, on pourrait dire que ceux qui parlent français s'assurent le salut éternel," suggéra un jeune académique tout mince et tout court.

"Vous ne faites que de donner l'inverse de notre beau slogan," déclara net le curé. "C'est pas assez."

"Ah, si nous pourrions retourner au douzième siècle" Le père Lalonde devint rêveur.  
"On pourrait les envoyer tous en croisade. La plupart seraient tués ou faits prisonniers, mais le monde qui nous reviendraient penseraient pu à laisser l'Église"

"Mathilde doit avoir mis toute une bouteille de brandy dans vos prunes à matin, vous autres," dit le père Brind'amour. "Comment ça se fait que toué pi Lavoie, vous avez pas des bonnes idées comme ça quand j'vous demande comment inspirer nos paroissiens à être plus généreux? Messieurs," continua-t-il en s'adressant aux invités, "encore une fois, les gens de l'Église vont vous sauver. Le père Lalonde a raison. Il s'agit de créer une cause comme les croisades. Une cause qui est, à la fois, inutile et impossible. Nos braves gens vont passer tellement de temps à lutter pour cette cause qu'ils n'auront pas de temps ou d'énergie pour se poser des questions à propos de leur langue et leur foi."

"Mais quelle sorte de cause pourrait-on inventer?" demanda l'académique court et mince dont l'idée le passionnait déjà.

"Je crois," reprit le curé, "qu'il faut simplement moderniser le but des croisades. Disons à nos fidèles que Dieu nous a confié une tâche unique et importante."

Des murmures d'assentiment se firent entendre un peu partout parmi les invités.

"On a été choisi pour compléter cette tâche à cause de la profondeur de notre foi dont nous avons fait preuve pendant les trois derniers siècles," continua Brind'amour.  
"Simples paysans, nous sommes les seuls qui soient dignes d'être les élus de Dieu!" Les murmures devinrent plus nombreux et plus fort. "Les derniers parmi son peuple, nous serons les premiers appelés à faire sa volonté!"

Un ancien cria soudainement "Deus Vult!" Un professeur s'évanouit, tellement il fut ému par ces mots. Mais le père Brind'amour n'avait pas fini.

"Je vous propose, Messieurs, de dire aux fidèles que NOTRE croisade et NOTRE Cause, c'est de galliciser et de catholiciser la Nouvelle Angleterre... et ensuite les États Unis en entier!"

Plusieurs dans la salle perdirent presque immédiatement leur bel enthousiasme. "Mais c'est trop invraisemblable, ça. On n'est qu'une p'tite gang, pi y a des milliers pi des milliers d'Américains. Personne va nous croire."

"Au contraire, Messieurs," reprit rapidement le curé. "C'est justement assez invraisemblable que tout le monde va nous croire. J'va vous montrer. Mathilde, veux-tu avoir la gentillesse de faire rentrer Chiasson."

Mathilde sortit. Dans un instant, elle rentra avec le pauvre paroissien.

- "Oui, Monsieur le curé?" demanda doucement Vashon.

- "Ah, oui, Chiasson. J viens juste de finir mes recherches sur tes questions importantes. Je m'excuse d'avoir pris tellement longtemps, mais ta situation était d'une gravité extraordinaire. J'ai du consulter presque tous les livres que tu vois ici." Il indiqua les rayons de livres sur un des murs du salon. "Enfin, dans un des derniers, un tome intitulé 'De Res Maximus et Altissimus Eruditus Pro Populo Bêtus et Emplatrus,' j'ai trouvé la réponse à ton dilemme."

- Ah, que Dieu est miséricordieux, mon père."

- "Il l'est certainement, mon fils. Anyway, selon ce livre, tu avais raison à propos de ta femme. Puisqu'elle a oublié que c'tait vendredi, elle n'a pas commis de péché."

- "Que le Seigneur soit remercié!"

- "Hélas, les nouvelles sont pas aussi bonnes pour Eulalie. Dans cette situation, selon l'interprétation papale, pudique, et prosthétique du commandement 'Père et mère honoreras,' c'était son devoir d'être prévoyante et de protéger ses parents... ça, c'est vous autres... contre cette sorte de péché. Donc, elle a commis pas seulement un, mais trois péchés mortels!"

Eustache Vashon tomba à genoux et se mit à gémir.

"Un péché pour avoir servi d'occasion de péché pour ses parents, un autre pour avoir mangé de la viande le vendredi, pi encore un autre pour s'être moquée du beau nom de Sainte Eulalie en commettant deux péchés mortels."

Vashon ne put s'empêcher de pousser un cri. Il était au comble du désespoir.

"Comme ça, ma fille est damnée!?!?" s'écria-t-il. "Perdue pour toute l'éternité?!?!"

"Hey, hey, là Chiasson, pas si vite. J'ai rien dit comme ça. Y a encore peut-être un peu d'espoir qu'a pourrait être sauvée."

Le pauvre paroissien s'approcha rapidement du père Brind'amour à genoux et prit le bas de sa soutane. "Chu prêt à tout faire pour sauver ma p'tite Eulalie, mon père. Vous avez ainque à me dire quoi c'est que vous voulez de moué."

"Bon, ben d'abord, vous devez toutes faire un pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré," déclara le curé. "Après ça... quel âge a-t-elle, Eulalie, maintenant?"

- "Quinze ans, mon père."

- "Parfait. J pense qu'elle pourrait profiter d'une série de leçons de catéchisme en particulier. Tu l'enverras au presbytère lundi après-midi."

- "Oui, mon père. Merci, mon père."
- "Pi enfin, tu donneras 10 piastres par semaine à la collecte le dimanche."
- "Mais, mon père... "
- "Quoi c'est qui a?"
- "J'gagne ainque douze piastres par semaine."
- "Ah, ben, si l'argent et le matérialisme sont plus importants pour toué que le salut éternel de ta fille..."
- "Non, non, mon père! Merci, mon père." Il se mit à embrasser le bas de la soutane du père Brind'amour avec emportement. "Merci, mon père. Merci, mon père," répéta-t-il sans cesse.
- "Oui, oui, Chiasson. Asteur, laisse nous tranquille. Mes invités sont déjà un peu insultés que j'ai passé tellement de temps à faire des recherches pour toué."
- "Ah, pardon, mon père. Pardon." Vashon fit une dizaine d'obéissances et sortit.
- "Vous voyez, mes chers amis?" demanda le père Brind'amour après quelques instants. "Ça fait des années qu'on demande à nos gens de croire à l'invraisemblable... comme l'idée que c'est péché mortel de manger d'la viande le vendredi ou de manquer la messe le dimanche... ou comme l'idée de la Sainte Trinité ou de l'Immaculée Conception. Pi ça fait des années qu'ils le croient. Le secret c'est de proclamer l'impossible, côtoyer le ridicule, et de tout attribuer à une force divine ou surnaturelle. Comme ça, tout le monde le croit. J'pense que c'est ça qui va arriver avec notre belle cause."

Le père Brind'amour avait raison. Pendant des années, notre groupe, qui se pense inférieur à un ver de terre la plupart du temps, a cru qu'il était l'élu de Dieu, qu'il avait une "cause" divine à laquelle il devait rester fidèle. Dieu l'avait choisi pour convertir l'Amérique en son nom, de jouer le rôle de messie pour mener ce pays et son peuple au salut. Fallait donc rester fidèle à sa langue et à sa foi pour être toujours prêt pour notre bon moment.

Ce mythe d'une Cause se trouve partout dans notre histoire. On le rencontre dans presque chacun de nos discours, nos sermons, et dans notre littérature. Il unit les membres du groupe mieux qu'aucune autre réalité ethnique, puisque tout le monde y croit - jeunes, anciens, catholiques, athées. etc.

Jusqu'aux années 70, c'était toujours l'idée qu'on allait convertir l'Amérique protestante et anglaise. Mais cette vision est devenue tellement ridicule, même pour les "causistes" les plus acharnés, qu'on a du la modifier légèrement. Récemment, donc, nos Causes nous ont présentés un peu comme des gurus, capables de montrer à la société américaine la

façon de renier à son matérialisme destructeur et de trouver des valeurs plus saines. Mais si les Causes particulières sont un peu différentes, leurs traits principaux restent les mêmes. Ce sont les Franco-Américains qui sont les messies, les élus de Dieu, qui... eux seuls... peuvent sauver la société américaine. Et la seule façon d'accomplir leur tâche c'est de préserver les valeurs de la Franco-américanie jusqu'au moment où la société américaine accepte son salut de nos mains.

Ça me tracasserait pas tellement si toute cette idée de Cause n'était qu'une forme de compensation pour notre complexe d'infériorité omniprésent et omnipuissant. Dieu sait qu'on a le droit d'avoir au moins une centaine de névroses. Mais, en demandant qu'on reste toujours les mêmes en attendant notre bon moment pour sauver le monde, notre Cause nous a empêché de nous créer un avenir. En restant toujours fidèle à la Cause, on oublie complètement de considérer les effets.

C'est ben le temps d'abandonner la manie des Causes. Ça, j'en suis convaincu. Mais quelque chose qui a été une idée de base pour notre groupe pendant si longtemps ne s'abandonne pas si facilement que ça. Je me regarde dans la glace et je vois toujours un chevalier des croisades, son épée en main et l'oiseau blanc représentant le Saint Esprit au dessus de sa tête. Je jette un coup d'œil au garage et je vois un destrier à côté de ma vieille Plymouth. Je considère ce qui se passe actuellement autour de moi, et je sais qu'on représente le seul salut possible pour la pauvre société américaine et peut-être même pour le monde entier.

Maudit, que c'est le fun d'être névrosé pi complexé.

## ***Cimentomanie***

### ***Partium Unum***

On peut apprendre gros en watchant le T.V. Il s'agit simplement de savoir quoi c'est qu'on devrait watcher. Moué personnellement, j'vous suggère les desseins animés du "Road Runner." Après ça, vous pouvez regarder MTV pour voir la façon dont les adolescents pensent, et par conséquent ce que l'avenir à court terme va nous offrir. Et ensuite Nickolodeon avant huit heures du soir pour voir la façon dont les très jeunes pensent et ainsi ce qui va arriver un peu plus tard au 21ième siècle. Le reste, surtout sur les postes qui prétendent nous enseigner quèque chose, est pas mal inutile pi ben platte.

Anyway, un soir quand j'ai décidé de pas suivre mes propres conseils, j'ai vu quèque chose sur "Hill Street Blues" (ça repassait pour la cinquième fois à l'époque, chaque jour vers les trois heures du matin) qui a réussi à m'expliquer une de nos manies très clairement et dans une seule phrase. Et ça, c'tait remarquable parce que les manifestations de cette manie sont tellement contradictoires que je croyais l'explication bien plus complexe. Je vous donne l'explication pour commencer. La manie, en personne, viendra après.

"Hill Street Blues" suivait les aventures d'un groupe de policiers dans une grande ville anonyme américaine. Dès le début de la série, le comédien René Enriquez avait joué le rôle de Lieutenant Ray Cayetano, le seul membre hispanophone du poste. Au cours de la cinquième ou sixième année de la série, on l'avait mis en charge d'un poste dans une autre partie de la ville. Pi ça allait mal.

Il avait perdu le respect de ses hommes. Personne ne l'écoutait. On se moquait de lui ouvertement. La chicane prenait un peu partout parmi les policiers. Le chaos régnait. Donc, on avait demandé au personnage principal de la série, le capitaine Frank Furillo, de lui parler pour essayer de l'aider un peu. C'est au cours de leur conversation que l'explication que je cherchais depuis longtemps se présentait.

Cayetano, maintenant devenu capitaine, attribua tous ses problèmes au fait qu'il avait une difficulté extraordinaire à prendre des décisions, surtout quand il s'agissait de choisir entre multiples lignes de conduite. Cette difficulté provenait directement du fait qu'il voyait très clairement la valeur des deux côtés d'un argument. Il passait toujours de l'un à l'autre sans pouvoir en choisir un, de peur que l'autre soit le choix le plus correcte. Poussé à prendre une décision, il choisit le plus souvent le point de vue de celui qui lui avait parlé le plus récemment. Il arriva aussi qu'il change sa décision après avoir parlé à quelqu'un de l'autre côté, surtout si cette personne protesta le choix original avec une certaine véhémence.

"Les membres des groupes minoritaires doivent pouvoir comprendre, accepter, et s'adapter à plusieurs différents points de vue pour survivre," avait expliqué le personnage. "Comme groupe colonisé, on ne prend jamais nos propres décisions. On doit donc être capable de s'orienter au point de vue du groupe majoritaire... et le faire

rapidement avant que ‘le boss’ se choque. Tout ceci veut dire que c’est presque impossible pour nous de vraiment prendre une décision finale, parce que c’est pas nous qui avons le pouvoir final.”

Zap! Bam! Pow! J’étais bouleversé quand j’entendis ces paroles, parce que ça expliqua tout un tas d’affaires.

Par exemple, je m’étais demandé pendant longtemps pourquoi mon père paraissait tellement intimidé quand un enfant lui posait une question qui exigeait une décision. Ça avait commencé avec moué, pi ça avait continué avec mes cousins pi cousines pour arriver enfin, dans sa forme originale, à ma fille... sa petite fille... de 4 ans. D’abord, il évitait la question pour aussi longtemps que possible en faisant voir qu’il ne l’entendait pas, qu’il faisait autre chose, etc. Enfin, poussé à répondre par la persistance admirable que possèdent tous des enfants quand ils veulent absolument savoir ou faire ou avoir quèque chose, il murmura plusieurs affaires incompréhensibles avant d’enfin dire quèque chose comme, “Ah, ben, je l’ sais pas. Euh, ça se pourrait que tedben plus tard... On va voir si... .” Phrases qu’il ne finissait jamais et qui ne l’engageaient à rien de précis.

Je m’étais demandé aussi pourquoi d’autres Francos donnaient toutes sortes d’explications qui pouvaient durer des dizaines de minutes comme réponse à une question très simple... comme s’ils s’excusaient d’avance pour ne pas avoir donné la réponse correcte.

Après l’explication de Ray Cayetano, je compris la malaise que ressentaient ces Francos-là. Je compris aussi la valeur... et la popularité parmi nous... du mot “tedben.” Ça nous laisse répondre aux questions que nous posent toutes sortes de personnes sans avoir besoin de prendre une décision sur place qu’on pourrait très bien regretter en maudit plus tard. En plus, ça nous fait paraître légèrement rusé.

Mais si on a réussi à fourrer en masse du monde avec notre comédie de paysan rusé, on a pas eu autant de chance avec le Destin et l’Avenir. Comme des enfants impatientes, ces deux-là exigent absolument une réponse aux questions qu’ils posent. Donc, quand ils nous demandent ce qu’on prévoit pour notre avenir, pi on commence à marmotter pi à murmurer pi à pas finir nos phrases, y nous laissent là pi y cherchent du monde qui sont mieux préparés pi plus avenants. Pi quand ils nous posent la question de base - “Voulez-vous voyager vers l’avenir avec le reste de l’humanité en vous construisant une réalité valable pour demain?” - pi on répond avec le “Tedben” qui nous a si bien servi dans d’autres situations, y décollent vite. Ils nous laissent notre petit regard rusé, mais ils nous enlèvent un avenir qu’on a pas d’l’air à vouloir pantoutte.

Mais on peut as passer toute une vie sans prendre de décisions ou avoir des opinions. Et c’est là que le l’autre aspect de cette manie - *Cimentomanie Deusse* - entre en jeu.

## ***Cimentomanie Deusse***

Un jour, le Pape - j'pense que son nom, c'tait Pie Vite ou Pie Luié II (Pi Luié Two, voyons) - a décidé qui était ben tanné de toujours se faire contredire par ses cardinaux. Après toute, c'tait lui (ou Luié Two) qui était Pape. Ça fait que c'tait lui qui était le boss. Mais les cardinaux, eux-autres, s'étaient mis à se plaindre pi à chiauler pi à pleurnicher chaque fois qui aimaient pas ce que le Pape avait à dire. À part de ça, y avait toute une bande de Protestants pi d'autres qui s'amusaient à dire qui était plein de marde.

Ça fait que le Pape (tedben que son nom, c'tait Tanné Deux) s'est cassé la tête pour voir ce qui pouvait faire pour arrêter tout ça. Pi après une secousse de cassage, y a eu une mauditement bonne idée qui s'appelait l'infailibilité papale.

"J'va dire," pensa-t-il, au comble du bonheur en réfléchissant sur son idée, "que selon l'évangile, ou les actes des apôtres, ou les épîtres - mon adjoint va pouvoir trouver quèque chose parmi toutes ces pages-là dans la Bible - le Pape a toujours raison pi y peut jamais faire de fautes. Ça, ça devrait leur farmer la gueule!"

"Mais mon Saint Père," protesta l'adjoint après avoir entendu l'idée papale, "quoi c'est qui arrive si y vous croient pas, pi y disent que ça peut pas être vraie, toute c't'affaire-là."

"C'est ben simple. On leur dit que faut que ça soit vrai parce que le Pape est infailible," répondit son sérénissime altissime.

"Sauf le respect que je vous dois, mon révérendissime, mais..."

"Ouais, ouais. J'sais ce que tu vas dire... Que je leur demande de croire que c'est vrai que j'peux pas faire de fautes parce que je leur dis que j'peux pas faire de fautes. Ben, occupe-toué pas. J'va leur expliquer que si chu pas infailible, que les Protestants ont tedben raison. Pi comme y savent ben, les Protestants, y ont pas grand place pour des évêques pi des cardinaux dans leur religion. On va voir si y ont d'la misère avec mon infailibilité après ça."

Le Pape connaissait très bien ses employées. Présentée comme façon certaine de combattre le protestantisme pi de garder leurs jobs en même temps, infailibilité papale fut acceptée rapidement comme une idée fort raisonnable par les princes de l'église. C'était pas la première fois que des "ouvriers" ont du se taire face à une idée absolument ridicule d'un boss ou d'une autre personne en charge de quèque chose. Ce n'était pas la dernière fois, non plus. Mais pour nous-autres, les Franco-Américains, c'était une des plus importantes parce que ça nous a permis:

1. d'avoir des opinions
2. de jamais avoir à changer les opinions qu'on a

Comme peuple trois fois colonisé, on a d'la misère avec des opinions (voir *Cimentomanie - Partium Unum*). C'est pas vraiment parce qu'on a pas le droit d'en avoir. C'est que quand on en a, ça cause toujours des désastres. Laissez-moué vous donner un exemple.

On se décide qu'on est carrément contre l'exploitation de jeunes en Asie par les fabricants de vêtements et de souliers de sport américains. Après tout, des jeunes de cinq ans, c'est pas supposé travailler des vingt-huit heures par jour, neuf jours par semaine pour vingt-cinq cennes. Ça, c'est pas juste... juste qu'à temps qu'un membre d'un des peuples non-colonisés qui nous entourent nous entend en parler pi y nous corrige.

"Ne réalisez-vous pas, mes p'tits sans-cœur qui ne pensez toujours qu'à vous autres-mêmes," nous dit-il, "que vous risquez plonger tout le pays dans une crise économique d'une sévérité effrayante? Si ces grandes sociétés-la sont forcées de payer les gages ridicules qu'exigent les travailleurs américains et leurs syndicats criminels, faudrait qu'ils chargent deux milles piastres pour une paire de bas. Aimeriez-vous-ti ça, mes p'tits Francos qui pensez que vous savez tout, payer deux mille piastres pour une paire de bas?"

Après trois cents ans comme peuple colonisé, on reconnaît facilement la différence entre une question qui invite une réponse et une qui exige le silence. Ça fait qu'on se ferme.

"C'est ça que j'pensais," continue l'homme ou la femme ben importante et anglophone. "Y en a pas gros qui aimeraient ça. Ça fait qu'ils achèteraient pu de bas, pi après une secousse, faudrait que des grosses sociétés qui fabriquent les bas ferment leurs portes pi qui jètent toutes leurs ouvriers icit dehors. Pi ça, ça affecterait tout un tas d'autres compagnies assez qui ferment toutes leurs portes pi y auraient pu de jobs, pi pu d'argent, pi on crèverait toutes... vous autres pi vos enfants avec. Ça fait que dites-moué qui c'est qui est plus important, asteur, hein. Des p'tits morveux en Asie qui sont contents d'avoir une job... n'importe quelle job... ou ben vos propres enfants?"

Certains non-Francos pourraient penser que cette question-là exige une réponse. Nous autres, on connaît mieux. On continue à pas dire un mot.

"Bien répondu," continue toujours notre "bon chum" anglophone qui sait tout. "Ben, j'espère que vous avez appris une bonne leçon aujourd'hui, mes chers amis qui sont si épris de l'idéalisme. Pi c't'a leçon-là, c'est que vous allez crever si l'idéalisme, c'est ainque ça que vous avez à manger mèque vous arrivez de l'ouvrage. Asteur, allez-vous-en pi pensez à la faute horrible que vous avez presque commise, pi que nous, le groupe majoritaire, dans notre bonté, on vous a encore empêché de faire. Mais avant de partir, là, pensez-vous pas qui fait maudiquement beau, aujourd'hui?"

Cette question-là exige certainement une réponse, et on sait très bien laquelle donner.

"Euh... ben... oui, enfin... tedben," commence-t-on, faisant notre p'tit paysan rusé. "C'est certainement plus beau que ben des journées que j'ai vues. C'qui veut pas dire

que c'est pas la plus belle journée... euh... qu'on a eu depuis... tedben... euh... la dernière belle journée. Pas aussi pour indiquer que y en aura pas d'autres journées plus belles dans un avenir quelconque. Mais c'est vrai que... enfin... euh... disons que... tedben... cette journée-cit est vraiment pas trop pire. Qu'est-ce que vous en pensez, vous?"

"Bon, vous pouvez partir, aateur," dit enfin notre ami majoritaire en nous indiquant la porte. "Ce sont ces sortes de décisions-là que vous devriez prendre à l'avenir. Car c'est dans ces domaines-là que vous savez le plus et que vous faites le mieux."

Comme vous pouvez vous imaginer, des scènes comme ça, c'est pénible. Des tortillages de langues et d'esprits pour essayer de penser à la bonne chose pi dire la bonne chose, ça fatigue du monde, ça. Ça fait que, après que c'est arrivé quatre ou cinq fois dans une journée, on se watch pour être certain que ça arrivera pu.

Comme ça, on ose prendre des décisions ainque dans des situations ben précises... et c'est dans ce temps-là qu'on regarde l'exemple du Pape Pie Luié II. Lui (pardon, Luié II), y savait que pour pas se faire contredire, fallait:

1. Prendre des décisions ainque en présence du monde qu'on connaît, pi qui pensent comme nous autres. Pi ça, rienque quand y a personne d'autre alentour.
2. Décider sur des affaires qui intéressent personne d'autre, et surtout pas le groupe majoritaire anglophone pi protestant. (e.g. "Pi, moué-là, j'vous dis que les prêtres devraient porter des vêtements jaunes, pas verts, pour les dimanches après la Pentecôte." ou ben "T'as beau à pas me craire si tu veux pas, mais tu vas te sauver au moins dix minutes si tu passes par la route 26 au lieu de la 148.")
3. Avoir quèque chose de ben fort pi ben solide comme appui - préférablement, les Évangiles, la Bible, la tradition ou le pape Pie Luié II et son infaillibilité papale.

Ce qui veut dire que les décisions revolaient pendant nos fêtes de famille. Pi j'vous dis que l'Église, les jeunes, pi "el français!", les seuls sujets qui nous restaient dans le monde ( y avaient les communistes, aussi, mais c'tait plutôt parce qu'ils étaient athées pi y étaient contre l'Église) en voyaient du trafic. On damnait du monde parce qui allait pas à messe ou ben y faisaient pas baptiser leurs enfants ou ben y les envoyaient à l'école publique.

"Pi les jeunes aujourd'hui, là, j'vous dis que ça pu de bon sens. Ça veut rien faire à part d'écouter leur maudite musique d'énarvés. Ça cré pu à rien. Ça sacre pi ça boué pi ça prend des drogues pi ça met des filles en familles. Pour moué, y font ça à cause des affaires qui voient sur le maudit T.V. qui est contrôlé par une bande de communistes. Pi y en a pas un qui sait encore parler français. C'est-ti de valeur un peu. On est aussi ben de prier ben fort, parce que si ça continue comme ça, la fin du monde va nous arriver ben vite."

On prenait des grosses décisions sur des affaires qui voulaient rien dire ou qui intéressaient personne. Une fois prises, on les changeait jamais, parce qu'on ne voulait surtout pas semer le doute dans les endroits minuscules où on était permis d'avoir une

petite certitude. On mettait nos idées et nos décisions dans du ciment... comme pour les préserver et prouver aux gens qu'on était capable d'en prendre et qu'on en avait vraiment pris.

Et c'est comme ça qu'on a essayé de se bâtir un avenir. Après toute, c'est toute ce qu'on avait. C'est toute ce qu'on connaissait. Pi ça paraît.

Notre avenir n'existe que dans ces très, très petits endroits où notre réalité ethnique ne dérange pas le monde - comme la langue et les cretons et la bénédiction du Jour de l'An et la généalogie. Ce qui est le plus triste c'est qu'au lieu d'essayer d'élargir notre champ d'action et notre champ d'avenir, la plupart des Francos insistent qu'il faut toujours revenir à la cuisine avec le monde qu'on connaît et aux sujets bien connus pour prendre nos décisions. Par conséquent, c'est justement là - dans la cuisine, à côté du poêle, dans la vieille chaise berceuse, comme dans un tableau du bon vieux temps - qu'ils restent. Pi nous autres pi notre avenir, on reste pris là avec.

## **Mea Culpamanie**

La plupart du monde ont une route directe qui mène à l'avenir. C'est vrai qu'a mène pas toujours ayoù c'est qu'ils voulaient aller pour commencer. Y a aussi souvent des petits détours pi des secousses qu'ils peuvent pas avancer parce que le chemin est pas entièrement prêt. Mais le plus souvent, ces chanceux-là ont toujours le chemin et leur avenir en vue.

Nous autres, les Franco-Américains, c'est plutôt un labyrinthe qui se présente à nous comme route à l'avenir. Qui pis est, il y a des obstacles pi des pièges pi des bêtes pi des bibittes pi des monstres qui nous attendent à chaque fois qu'on tourne un coin. C'est pour ça qui en a si peu de nous autres qui en sortent en vie ... avec avenir en main.

Le premier obstacle qui empêche plusieurs Francos de même se mettre en route c'est l'idée qu'on peut rien faire de bien. Regardez comment on a mal amanché les choses pendant les derniers deux siècles et demi. Donc, mieux vaut rester à l'entrée du labyrinthe à rien faire, plus ou moins confortable dans notre présent et notre passé, espérant toujours que la fuite inexorable du temps se ralentira juste assez pour pas qu'on devienne une relique trop ridicule avant qu'on crève.

Si on ose pénétrer le labyrinthe, y a toujours une peur qui nous suit, accompagnée d'une p'tite voix qui nous dit qu'on devrait être ben satisfait du chemin qu'on a fait, pi qu'on devrait pas faire son p'tit fantasse en essayant d'avancer plus loin. Cette voix devient plus forte et plus insistante à chaque pas qu'on prend. En même temps, on rencontre d'autres Francos qui sont là pour être certain qu'on aille pas plus loin qu'eux autres. "On est pas pour sacrifier la solidarité du groupe," disent-ils, "en laissant un p'tit maudit qui se pense mieux que nous autres s'avancer. Si y arrivait à réussir, hein? Là, tout le groupe aurait d'l'air ben bête. Faudrait admettre que nous autres, on aurait pu tedben faire quèque chose dans la vie. On serait tedben même poussé à essayer de le FAIRE. C'est ben trop épeurant, ça."

Ça fait que les autres Francos nous guettent pour être certain qu'on avance pas trop. Si on dépasse une certaine limite, j'te dis qu'on n'arrache. Pour ceux qui réussissent à dépasser l'embuscade de leurs chers compatriotes, y a les Américains qui attendent un peu plus loin pour leur dire très nettement et clairement que le terrain sur lequel ils veulent passer ne leur appartient pas. En effet, la partie du labyrinthe le plus proche de la sortie est le territoire anglais où on ne parle que l'anglais et où on ne pense qu'en anglais. Pour pas que nos Francos fantasses paraissent trop ridicules, on leur conseille de retourner à un niveau plus bas du labyrinthe où ils seraient, sans doute, plus confortables, plus à l'aise, plus "chaise ooo."

Mais disons, là, qu'il y a un p'tit Franco avec la tête ...et la peau ben dure qui réussit à s'approcher de la sortie du labyrinthe. Il pourrait ben penser que le pire est passé. Ceci prouve, en effet, qu'il a plus que la tête dure. Y est épais comme un truck. Parce que les

deux pires épreuves, les deux monstres les plus horribles et dangereux, se trouvent justement de chaque côté de la sortie.

Juste avant de sortir, on rencontre l'élite franco-américaine qui nous assomme avec le deux par quatre de la langue. "Vous pensez que vous pouvez vraiment sortir d'ici et vous créer un avenir? Avec la langue ridicule que vous parlez? Avec cet accent que personne ne comprend? Avec ce vocabulaire qui est autant anglais que français? Avec vos tournures de phrases qui empestent le fumier et les usines? Eh, bien, mes chers amis, désabusez-vous, parce que si vous osez vous présenter parmi le grand monde avec cette façon de parler, il n'y aura absolument personne qui va vous comprendre. En effet, on va rire de vous. Je comprends ce que vous voulez faire," continuent-ils, "et comme la plus haute manifestation de la culture française ici dans ce territoire hostile, notre groupe, dans sa bonté, est prêt à vous appuyer. Mais faut apprendre à parler comme du monde, voyons ... comme nous autres ... avant de sortir de votre beau petit labyrinthe qui vous convient tellement bien. Descendez de nouveau à votre place, pratiquez ben fort, pi revenez nous voir quand vous pouvez parler d'une façon civilisée."

Si notre élite nous arrête pas, on regarde la sortie du labyrinthe et on voit M. le curé avec son deux par quatre de la culpabilité, barrant le chemin, prêt à nous achever. KafLOW!

En effet, la culpabilité est la première stratégie ... et le dernier ressort qu'on utilise pour être certain qu'on garde bien notre place. Il est très difficile à expliquer à quelqu'un qui n'est pas minoritaire comment ce sens de culpabilité réussit si bien à détruire l'esprit et la volonté d'un peuple. Mais l'histoire suivante pourrait aider.

Quand j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire des Francos en Nouvelle Angleterre, j'ai trouvé un livre assez obscur qui avait rassemblé les sermons et discours d'un certain curé ou monseigneur franco de la région de Fall River. Un de ces discours m'a beaucoup aidé à comprendre la façon de penser qui nous a tellement paralysés.

M. le curé s'adressait à une classe de jeunes filles qui graduaient de la high school paroissiale. Il avait parlé de l'histoire de la paroisse et de son école et des religieuses et tout un tas d'autres choses. Faut dire que c'était un peu platte. Mais pour terminer, il donna un bon aperçu du système qui nous condamne à la culpabilité perpétuelle.

"Demain," expliqua le curé, "vous allez quitter votre école. Mais ce que vous avez appris ici de nos bonnes religieuses ne vous quittera jamais. En effet, si vous réussissez dans la vie, se sera précisément à cause de la patience, le dévouement, le sacrifice, et la gentillesse des sœurs qui vous ont si bien enseignées. Mais si, en dépit des meilleurs efforts de nos saintes mères, vous abusez de vos dons et de votre entraînement pour arriver à rien, la faute sera entièrement la vôtre."

Selon les règlements de ce système fermé sur lui-même, on ne peut jamais être responsable du bien qui nous arrive. Mais c'est toujours nous-autres qui causons le mal. Donc, non seulement est-ce qu'on ne peut jamais faire rien de bien. En plus, tout ce qu'on fait, chaque décision qu'on prend tourne, le plus souvent, au mal. Pour fermer le

cercle complètement, si les gens ne font rien et quelque chose de mal arrive quand même, c'est encore de leur faute parce qu'y ont manqué de foi ou y ont pas prié assez ou y ont pas mis assez de cinq cennes dans la collecte le dimanche.

C'est un système de base où le peuple ne peut jamais gagner. Ça doué pas nous surprendre que si peu de Francos cherchent même à entrer le labyrinthe. Mieux vaut simplement accepter l'avenir que nous propose notre église et notre élite qui, eux, savent comment faire les choses bien mieux que nous autres. Ça fait que c'est ça qu'on a fait.

Si y a un fantasse ou deux qui se sont rendus à la sortie, prêts à formuler leur propre avenir, un bon coup du deux par quatre de la culpabilité était souvent assez pour les remettre à leur place. “Vous osez vous croire capable de choisir, de décider ce qui est bon pour vous, d'établir et de maintenir une façon de vivre qui vous assurera le salut? Vous souffrez de orgueil de Satan, mon pauvre. Et c'est le chemin de l'enfer, non du salut, sur lequel vous voyagez actuellement. Faites un bon acte de contrition et comme pénitence, répétez la phrase ‘Domine, non sum dignus,’ trois mille fois pas jour.”

On dit que chaque fois qu'il y a un crime majeur – meurtre, viol, enlèvement, etc. – n'importe où dans le monde, y a toujours une dizaine de personnes non coupables qui se présentent à la police, avouant que ce sont eux qui l'ont commis. Faut dire que ça me surprend un peu. J'savais pas que les Francos était rendus si nombreux ... et si répandus que ça.

## ***Je proposomanie***

C'était à Manchester, New Hampshire, quèque temps aux années soixante-dix, je crois, que j'ai vu ça pour la première fois. Et je dois admettre que ça m'a beaucoup impressionné et même touché.

Au cours d'une conférence ou un colloque ou un congrès quelconque, un de nos "anciens" a pris la parole pour donner son intervention. Dès le debout, il était tellement ému que les mains lui tremblaient. Et le plus qu'il parlait de la cause et des sacrifices qu'on avait faits pour cette cause et des sacrifices qu'il était personnellement prêt à toujours faire pour la cause, ses émotions devinrent plus fortes et plus évidentes.

Enfin, quand il nous informa qu'on n'avait qu'à lui indiquer ce qu'il devait faire pour perpétuer la grande langue et la grande culture française et il le ferait sans hésiter, il ne réussit plus à cacher la combinaison de tristesse et de colère qu'il ressentait. Il eut beaucoup de difficulté à parler. Et on vit une larme solitaire naviguer sa joue plissée. A la fin, tout le monde était debout pour l'applaudir

Quel témoignage puissant, je me suis dit. C'tait toujours puissant la prochaine fois que s'est arrivé dans un autre colloque avec un autre "ancien." Après un certain temps, j'ai découvert que ça arrivait assez régulièrement avec du monde de tous les ages. Pi c'est là que s'est devenu un peu platte.

C'est là que je me suis rendu compte que nos tremblements et nos serments et nos larmes et notre appel à l'émotion étaient un peu comme les danses bellicoses de plusieurs tribus primitives. Pour ne pas avoir à se battre avec la tribu d'à côté, les guerriers essaient de se faire aussi épouvantables et épouvantables que possible en dansant, hurlant des menaces à tue-tête, faisant des grimaces, etc. Ils espèrent tellement faire peur à l'ennemi que celui-ci va repenser son affaire et va sacrer son camp plutôt que de se battre.

Chez nous, nos "guerriers" utilisent plus ou moins les mêmes démarches pour éviter qu'on leur demande de vraiment faire quelque chose, parce qu'ils savent très bien qu'ils ne réussiront pas à le faire.

Hey, pensez-y. On est ... et on a toujours été un peuple colonisé sans pouvoir, vivant une vie presque entièrement définie par les autres. C't'est ainque dans la cuisine qu'on avait le droit de contrôler ce qui se passait.

Mais un tel niveau d'impuissance, ça s'admet pas, ça. Surtout parmi nos "guerriers" Surtout si ça fait des années qu'ils proclament fièrement à tous et chacun qu'ils feront tout ce qu'ils peuvent, tout ce qu'il faut, pour maintenir et préserver notre langue, culture, et religion en face des forces assimilatrices du pays.

Hélas, ils ont fait tout ce qu'ils ont pu. C'était pas assez. Et ils ne peuvent pas faire tout ce qu'il faut, parce que ce champ de bataille-là ne leur appartient pas. Faudrait même qu'ils demandent la permission pour marcher dessus.

Donc, pris dans cette situation impossible – où notre “peut” n'est pas assez et le “faut” est hors de portée – il ne nous reste que nos simagrées. Ça fait qu'on fait appel à l'émotion – aux larmes, à la colère, au rêve d'un bel idéal. On fait preuve d'un dévouement total. On met volontiers notre avenir entre les mains de l'assistance et offrant de faire quoi que ce soit qu'ils proposent. Surtout, on espère que l'assistance sera tellement émue qu'elle nous demandera pas de passer des paroles à l'action.

“Voyons,” veut-on qu'elle se dise. “Regarde-le donc, le pauvre. Ça prendrait des sans cœurs pour exiger autre chose de lui après une vie pleine de dévouement, de sacrifice, et de déceptions. Laissons-le tranquille et applaudissons plutôt son beau discours. À part de ça, y m'épeure un peu. Regarde-le. Y est tout rouge. À son âge, ça prendrait pas grand chose qui crève d'une crise cardiaque.”

Et c'est comme ça que ça marché le plus souvent. En évoquant la peur par moyen de la pitié, nos “guerriers” réussirent à s'échapper d'une situation pénible, un peu comme les combattants de nos tribus primitifs.

On utilisait le même processus quand arrivait le moment ennuyeux de FAIRE quelque chose au cours de tous nos colloques et nos congrès. On proposait de faire tout un tas de belles choses. En effet, y avait du monde qui se levait un peu partout dans les grandes salles en s'écriant avec ardeur, “Monsieur le président, je propose que.” Y avait tant de beaux propos qu'on savait presque pas quoi faire avec.

Mais y avait une couple de problèmes. Pour commencer, la plupart des choses qu'on proposait restaient au niveau du “c'est-ti beau” et n'engageait vraiment personne à faire quoi que ce soit. “Je propose,” déclamaient-on dans une voix qui voulait se faire importante, “qu'étant donné que le français soit une langue importante dans le développement de la civilisation occidentale, et étant donné que la grande église catholique romaine qui nourrit si bien le cœur et l'âme de nos ancêtres de son amour douce et maternelle a tellement dépendue sur la langue française pour faire son devoir et son travail sacré, et étant donné que nos chers aïeux ont tout sacrifier et n'ont jamais rien demander de personne, mères et pères fidèles qu'ils étaient, tout en respectant toujours leur devoir comme bon catholiques, que nous déclarons, icit et maintenant, que cette belle langue française qui a fait la joie de notre existence et religieux et laïque, existe et soit une langue parmi les autres langues du monde, si pas la meilleure de toute et si ça dérange pas trop de monde.”

Tonnerre d'applaudissements.

Des affaires comme ça passaient à l'unanimité parce qu'on savait absolument pas ce que ça voulait dire mais ça sonnait maudiquement ben et beau. Aussi, on savait bien qu'une fois passé, on avait pu besoin de rien faire.

C'est vrai que des fois, on proposait des affaires qui pourrait tedben exiger de l'action. Dans ce temps-là, toute une gang se levait pour donner des beaux discours pour appuyer le propos. Ça durait tellement longtemps et s'était tellement plein d'émotion qu'on oublia complètement d'établir des modalités pour assurer que quèque chose sorte de notre belle résolution.

Et en effect, rien n'en est sorti. Après une centaine d'années de congrès et de colloques et de conférences, on reste pris avec des tomes de résolutions qui n'ont jamais abouties à rien. Cette collection sert de testament éloquent à notre impuissance.

J'aimerais proposer que la prochaine fois qu'on prépare un colloque ou congrès, qu'on passe des résolutions qui ont peut-être la chance d'aboutir à quèque chose ... et qu'on établisse un plan d'action qui pourrait tedben mener du moins à un résultat (bon ou mauvais, peu importe). Mais j'pas mal certain qui a pas un chat qui voudrait m'appuyer.

## Les phobies

### *Pi ça allait si benophobie*

Si y a quèque chose qui nous épeure plus que le malheur, c'est le bonheur.

Y nous épeure assez qu'on essaie de l'éviter autant que possible. Si par hasard, y veut nous rendre une p'tite visite, on se cache pour faire voir qui a personne à maison. Si y est assez fantasse pour y entrer sans invitation, on lui indique bien poliment que la maison des voisins est ben plus belle, pi ben plus confortable. A part de ça, y parlent anglais, ça fait qu'il se sentirait ben plus à l'aise là. On offre même de l'accompagner pour pas qu'il se perde.

À cause de tout un tas d'influences, on croit qu'on a pas le droit au bonheur. Par exemple, on nous a enseigné que cette vie est un vallon de larmes. On a souligné l'idée que les souffrances ici-bas aident à expier nos péchés, ce qui nous permet de passer moins de temps au purgatoire là-haut.

En principe, cette formule rend la vie plus endurable. En réalité, elle établit ce que les Anglo appellent "a no-win situation" qui nous laisse choisir, non entre le bonheur et la souffrance, mais entre des niveaux différents de la souffrance. Le plus misérable qu'on est dans la vie, le moins misérable qu'on va être après la mort. Le moins qu'on souffre aujourd'hui, le plus qu'on va en arracher plus tard. Parle d'un beau choix. L'idée du bonheur y entre même pas.

On sait aussi que les excès de bonheur risquent rendre les dieux jaloux. A ce point-là, toute la gang de dieux se met ensemble pour trouver des façons horribles pour nous punir. Ça prend pas de temps. Un couple de verres d'élixir pi y ont assez d'idées qu'ils parlent tous ensemble. On se couche en bonne santé. On se lève le lendemain matin avec une dizaine de maladies, pi sans cheveux pi sans dents. On va à notre bonne job qui paie si ben. On trouve que la compagnie a fait banqueroute. On retourne à la maison pi on met le feu parce qu'on oublie d'éteindre une des cigarettes qu'on fume à la chaîne parce qu'on a perdu notre job pi notre santé. Si vous pensez que j'exagère, regardez ce qui est arrivé à Job. Pi ça allait donc si ben pour une secousse. A part de ça, Dieu l'aimait, lui.

Pour éviter les catastrophes que le bonheur précipite, on peut choisir unes des trois stratégies suivantes. Premièrement, on peut éviter le bonheur complètement pendant notre vie entière. Ça, c'est l'idéal, même si c'est un peu tough à faire. Mais j'ai connu pas mal de Francos qui ont réussi à être misérables au moins 97% du temps. Y ont aussi fait une grande contribution à la diminution de catastrophes en rendant la plupart des membres de leurs familles et un tas d'autres presque aussi misérables qu'eux autres.

Pour ceux de nous qui ont moins de courage et de rancune, on peut passer le moins de temps que possible en état de bonheur, si on a le malheur de se trouver heureux. (Je m'imagine qu'un psychiatre pourrait avoir du fun en maudit avec c't'a phrase-là.). Ceci s'accomplit assez facilement en élevant de petits problèmes au niveau de grands désastres. Notre stylo manque d'encre au beau milieu d'une phrase. Bon, ça commence. On remplace notre programme favori sur le T.V. cette semaine par une discussion des problèmes économiques en Estonie. Bon, ça continue. Pi à part de ça, j'ai pas fait du bon café à matin. Quand ça se met à aller mal! Pi ça allait si ben pour une secousse. L'avantage de cette stratégie c'est, qu'après un certain temps, on commence à se penser vraiment malchanceux. Ceci nous rend de plus en plus malheureux, jusqu'au point ou on peut adopter la première stratégie, i.e. être misérable pendant notre vie entière.

La troisième stratégie est plutôt pour les cas d'urgence. En dépit de nos meilleurs efforts, le ciel, dans sa cruauté, nous punit quelque fois en nous faisant subir de longues étapes de prospérité et de bonheur. On met la première et la deuxième stratégie en marche sans réussir à chasser le bonheur. Dans cas-là, y a rien à faire. Faut simplement faire voir qu'on souffre autant que les autres, même si c'est pas vrai.

On peut utiliser des phrases comme: "Vous pensez que c'est le fun, avoir une Rolls Royce? Ben j'va vous dire que ça me donne plus de maudite misère que ma vieille Chevrolet. Si je pouvais, j'm'en débarrasserais demain." Ou bien: "Ouais, c't'une ben belle maison mais j'dépense toute mon argent ainque pour la chauffer." On peut aussi faire allusion à ce qui nous épeure encore plus que le bonheur: l'avenir. On n'a qu'a dire "j'ai ben peur qu'on va payer pour" pour nous remettre, plus au moins, au niveau du reste de la Franco-américanie jusqu'au moment où le ciel prenne pitié de nous en nous rendant, de nouveau, misérable.

Cette phobie du bonheur nous cause des ennuis quand on essaie de se créer un avenir. Faut définir notre avenir avant de le créer. Faut établir des objectifs et des buts. Faut dire exactement ce qu'on veut pour les années à venir. Et voilà notre problème. Comme Franco, on peut pas exprimer ce qu'on veut, parce qu'on a trop peur qu'on va l'avoir.

## **Bibliophobie**

Me semble qu'à chaque année, en commençant avec le quatrième grade, on nous posait toujours la même question hypothétique à l'école. (Ça se peut qu'on nous la posait depuis la maternelle, mais avant le quatrième grade, je me souviens ainque qui avait quèqu'un d'habillé tout en noire en avant de la classe pi a était aussi grande que le plafond.)

Anyway, à un certain point chaque année, la religieuse (ou le religieux) hésitait pour un moment pour nous indiquer qui avait quèque chose de ben important à suivre. Après ça, a commençait à nous poser la question. "Si il arrivait que vous vous trouveriez-ti sur une île déserte... pi si vous éterriez tout seuls... pi si vous n'aucunieriez des chances à vous en décoller... pi si vous audriez rienque un livre que vous pourriez-vous choisir pour emmener avec vous autres... quel livre est-ce que ça serait-ti est-ce?" (J'sais que ce ne sont pas les mots exactes, mais à huit ans, ça sonnait mauditement comme ça).

C'est de valeur que les questions hypothétiques, ça prend si longtemps à poser, parce que à la fin, on avait oublié tous les "si". Fallait donc prendre un beau quart d'heure pour les repasser.

- "Soeur Aspertame, y a-ti du monde avec nous autre sur l'île?"
- "Non. J'ai dis que vous etierriez tout seul."
- "Soeur, y a-ti des maisons, sur l'île?"
- "Ben non, voyons. J'ai dit que c'tait une île déserte."
- "Y a-ti des chars?"
- "Non."
- "Y a-ti des chats?"
- "Non"
- "Des chiens?"
- "Dé-ser-te. Ça, ça veut dire qui a rien. Absolument rien."
- "Soeur, si on prenait un bateau, on pourrait-ti revenir chez nous?"
- "Vous pouvez pas."
- "Pourquoi?"
- "Y en a pas de bateaux."
- "Pourquoi qui a pas de bateaux? Mon oncle Protozoé, y un chalet sur un lac, pi y en a deux bateaux, lui."
- "Ben, icit, y en a pas!"

Un autre problème avec les questions hypothétiques c'est qu'à c't'âge-là, les enfants s'occupent surtout de questions très pratiques que la pauvre sœur ne pouvait pas prévoir, même avec tous ses "si." Fallait donc passer encore une dizaine de minutes sur ces questions-là.

- "Soeur Ombilicale, quoi c'est que j'va va manger si ma mère est pas là pour faire à souper?"
- "Vous avez tout ce qui vous faut pour manger."

- "Mais c'est une île dé-ser-te."
- "Y en masse à manger, j'vous dis!."
- "Soeur, si on est sur l'île tout seul, ça veut dire qu'y a pas de prêtres. Pi si y a pas de prêtres, ça veut dire qu'on va manquer la messe tous les dimanches, pi ça, ça va être péché mortel pi on va aller dret en enfer." (C'est la p'tite fine qui gagnait toujours des étoiles en catéchisme qui la posait, c't'a question-là.)
- "Mais non, voyons. C'est ainque un péché mortel quand vous manquez la messe de votre propre volonté."

Là, ça aurait pu se mettre à vraiment aller mal pour la pauvre soeur parce que toute cette idée de manquage de messe et "propre volonté" pouvait susciter des centaines de questions nouvelles. On risquait oublier complètement sa belle question hypothétique. Mais disons que notre religieuse a eu de la chance cette fois-ci. Comme ça, il ne lui restait qu'à mettre fin au tumulte que le p'tit Renald a causé en demandant quoi c'est qu'on allait faire sur l'île si on avait besoin d'aller à la toilette. Même à ce point-ci, on pouvait pas passer aux réponses. Y en avait toujours une couple de "smartes" dans la classe qui pensaient que les hypothèses que la soeur avait si bien construites présentaient des failles.

- "Soeur Désarticulée, comment qu'on s'est trouvé sur c't'île-là?"
- "Vous étiez en bateau pi y a fait naufrage."
- "Ben moué, là, j'aurais couru ben vite pi j'aurais sauvé le radio du bateau avant qu'on s'naufragimussionasse. Comme ça, j'pourrais appeler mon père pi y dire de venir me chercher."

Une autre se sauverait en épelant "Au secours, c'est moué" en lettres majuscules sur la plage. Un autre qui avait toujours le nez dans des livres de science pensait pouvoir rassembler assez de stuff pour se créer une bombe atomique qu'il pourrait déclencher pour laissez savoir au monde où il se trouvait.

- "Voulez-vous, enfin, répondre à ma question?" demanda Soeur Perpendiculaire d'une voix assez étrange.

Faut dire que la pauvre Soeur ne paraissait pas du tout bien. Pour éviter de précipiter une dépression nerveuse (ou peut-être la mort - voir "Mythomanie") chez une religieuse, on a décidé de se taire et de penser à une réponse. Moué, j'tais pas mal certain de la mienne. Ça, c'est parce qu'on avait ainque un livre à la maison pour quelqu'un de mon âge. C'était une collection de contes héroïques à travers l'histoire. Je m'imaginai le roi Arthur, pi j'aurais ça.

Mais ma belle certitude a disparu ben vite quand j'ai entendu la première réponse. C'tait encore la p'tite qui se pensait si fine pi qui gagnait les étoiles en or au catéchisme. Elle avait été la première à se lever la main (naturellement), pi elle avait dit avec confiance: "la Bible."

Fallu que je m'empêche de rire tout fort. La Bible? La Bible? Le livre qui est long comme un truck pi qui est écrit pour qu'on comprenne rien? J'te dis que la Soeur aimera pas ça.

Hélas, la Soeur a ben aimé ça... jusqu'au point ou a y a donné une autre maudite étoile en or sur-le-champ. Bien avisés par cette scène touchante, les autres étudiants ont répondu à leur tour: "la Bible." Quand c'est venu à mon tour, ça m'a surpris un peu de m'entendre dire, "la Bible." On pensait tous sans doute qu'une étoile en or, ça valait ben un p'tit mensonge. Mais c'est ainque la p'tite haïssable qui a réussi à en avoir une. Faut aussi dire qui a un p'tit fantasse qui voulait être différent pi qui a répondu: un Superman comic book. On savait qu'il allait être ben récompenser pour son audace quand Soeur Hémorragie, la supérieure, téléphonerait à sa mère tout de suite après l'école pour lui dire que son p'tit gars était déjà pas mal avancé sur le chemin de l'enfer.

Cette scène s'est jouée chaque année pour aussi longtemps qu'on est allé à l'école catholique. Même question hypothétique. Même réponse unanime. Des fois, à la high school, y en avaient qui se pensaient ben smarte, pi y disaient des affaires comme "Les Pensées de St. Augustin" ou "La Vie de Ste Thérèse d'Avila" pi d'autres niaiseries comme ça. Mais la réponse la plus nombreuse, c'était toujours: la Bible. On était peut-être épais, mais on n'était pas fou. Si on avait commencé à lire un tas de livres séculiers, pi si notre auteur favori était Sartre ou Salinger ou T.S. Eliot ou même Kerouac, on savait ben mieux que d'introduire un texte comme ça dans une discussion pareille.

Pour des autres, un livre ouvre une porte nouvelle sur le monde. Il leur aide à mieux comprendre les énigmes de leur propre existence. Ça leur donne une façon de se libérer de l'ignorance.

Pour les Franco, un livre séculier sans imprimatur ni nihil obstat sur la première page ouvre la porte de l'enfer. Mieux vaut éviter les livres tout à fait. Le péril est trop grand. Mieux vaut choisir la Bible si on nous pose des questions hypothétiques.

C'est un peu pour ça qu'on est encore pris avec nos Bibles sur nos îles, tandis que les membres d'autres groupes sont rentrés à la maison y a des années. Eux autres, y ont choisi un livre qui leur a montré comment se construire un radeau avec le matériel qu'on retrouve sur une île déserte.

## **Chronophobie**

Ce sujet m'embête un peu parce que j'ai pas encore réussi à formuler une conclusion, une orthodoxie, si vous voulez. Ça m'épeure assez que j'ai envie d'aller confesser toutes sortes de péchés - vrais, imaginaires, impossibles; passé, présent, à venir; contre mes voisins, l'état, certains animaux domestiques - pour qu'on m'envoie un signe indiquant le choix correct.

Manque d'intervention céleste, je vais vous exposer les deux possibilités. À vous de choisir l'interprétation qui vous convient le mieux.

On a de la misère en maudit avec l'avenir. On ne peut pas le contrôler, ça fait on veut pas même y penser. Si les choses vont bien pour nous, l'avenir va tout changer ça. Si les choses vont mal aujourd'hui, demain ça va être encore pire.

Cette phobie du temps s'exprime souvent dans notre parler ordinaire, et non seulement avec un "maudit, que l'temps passe vite" obligatoire. On peut pas laisser Memorial Day passer sans dire: "Bon, avant qu'on le sache, ça va être le quatre de juillet, pi après ça Labor Day, pi l'été va être fini." Au cours de la plus belle journée de l'été, y a toujours quelqu'un qui nous rigole avec la phrase: "Ça sera pas long pi on va avoir 10 pouces de neige." Au lieu de voir dans un enfant de deux ans tous les espoirs et les possibilités de l'avenir, on déclare que "c'est si de valeur que les enfants doivent grandir."

Mais voici le dilemme. Est-ce que notre point de vue singulier au sujet du temps indique un pessimisme noir... le préjugé que ce qu'on a aujourd'hui est toujours préférable à ce qui nous attend ("nous menace, " serait peut-être plus juste) demain? Je dirais que oui.

Ou est-ce que ces phrases, répétées chaque année et pour chaque saison/événement/occasion, ne sont plutôt notre mantra ... une façon de se rassurer que, si terrible que soit l'avenir, le temps va passer aussi rapidement pour les douleurs que nous réserve l'année prochaine que pour les p'tits moments de joie qu'on a connu une fois entre quatre heures moins cinq et quatre heures moins trois, le vint-trois août, mil neuf cent soixante-seize? Je dirais que c'est possible. De ce point de vue-là, ces phrases sont un peu l'équivalent franco-américain au, "This, too, shall pass" anglais.

Mais si y a peut-être plusieurs mobiles pour notre chronophobie, il n'y a qu'une conséquence principale: une sorte de paralysie, née de l'idée fausse qu'on ne peut rien faire pour influencer l'avenir. Ah, pardon. On peut faire quelque chose mais ça va rendre les affaires ben pires qu'elles auraient été si on avait laissé tout ça tranquille pour commencer... même si y sont pires qui ont jamais été, comme, d'ailleurs, on savait qu'elles allaient être. (Occupez-vous pas si vous avez de la misère un peu à comprendre cette phrase. Moi, chu ainque content que m'en suis sorti sans avoir à y mettre un plus-que-parfait du subjonctif).

L'avenir, c'est pas à créer. C'est à endurer. Ce qui nous aide un peu à expliquer pourquoi un groupe qui se montre à plusieurs moments si plein de vie et d'enthousiasme, si créateur, avec un sens d'humour si vif, est content de se laisser disparaître sans traces. Y a peur que si y faisait quèque chose, ça se mettrait à aller vraiment mal.

## **Les autrophobie**

"J'sais pas pourquoi on laisse du monde comme ça entrer dans le pays. Y parlent pas un mot d'anglais. La plupart savent même pas lire pi écrire. Quelles sortes de jobs que ça peut avoir, du monde comme ça? Le plus souvent, ça va être l'état qui va en prendre soin. La seule manière qui vont se trouver des jobs c'est des voler à du monde comme nous autres qui sont icit aux États depuis des années. On a assez de misère à arriver sans perdre nos jobs à du monde comme ça."

"A part de ça, y veulent pas vraiment faire partie de ce pays-cit, ce monde-là. Y essaient autant que possible de recréer leur pays d'origine au beau milieu de nos villes. Pour commencer, y louent tous des appartements dans la même partie de la ville. On va là pi on se pense dans un pays étranger. Après ça, y envoient leurs enfants à des écoles ou on leur enseigne dans leur langue maternelle. C'est-ti bête un peu. Si on force pas ces enfants-là à apprendre l'anglais, y l'apprendront jamais parce qui sont trop lâches. Y vont être pareils comme leurs parents pi leurs grands-parents. Savez-vous qu'y en a qui sont aux États depuis des années pi y ont encore de la misère en maudit à parler anglais. Pi ça aide pas qu'ils ont des journaux pi toutes sortes d'autres affaires dans leur langue. Pour moué, ils l'apprendront jamais, l'anglais. C'est pas ben ça. On est aux États, icit."

"Pi avez-vous vu comment ça vie, ce monde-là? Moué, chu jamais allé dans un de leurs appartements, mais on me dit que c'est assez malpropre dans ces places-là que c'est pas drôle. Ben, quoi c'est que vous voulez. Ce monde-là, c'a toutes des familles de cinq, dix, des fois quinze enfants. Pi ça reste dans des loyers à trois chambres. Pi, la plupart, c'est ainque de la canaille. Ça cause le trouble partout. Ainque la semaine passe, y a toute une gang de jeunes qui ont attaqué du monde au beau milieu de NOTRE quartier de la ville. Moué, j'ai même peur d'aller au centre ville asteur, parce qui en a toujours une bande en quèque part. D'une façon, c'est pas entièrement la faute aux jeunes. Quoi c'est que vous voulez quand y ont des pères qui passent leur temps à boire, pi des mères qui font rien que parler à leurs voisines au lieu de prendre soin de leurs enfants. Ça aucune ambition, c'monde-la. J'sais que les États, c'est un pays d'immigrés. Mais c'est le temps de changer les affaires un peu, pi de dire à c't'a sorte de monde-là ben clairement qu'on les veut pas."

Bon. J'espère que vous avez lu ces paragraphes-là avec soin, parce que c'est le temps pour un p'tit quiz. Est-ce que ces paragraphes donnent un résumé de:

A) la façon dont on a parlé des Franco-américains pendant pas mal longtemps icit en Nouvelle Angleterre

B) la façon dont plusieurs Francos parlent aujourd'hui des immigrés puerto-ricains, dominicains, haïtiens, vietnamiens, pi tout un tas d'autres

La réponse correcte, c'est "A" ET "B." Hélas.

Oui, oui, oui. J'sais qu'on est pas les seuls à penser comme ça. J'sais aussi qu'on est pas les pires. Y a pas de KKK franco. Mais c'est-ti trop d'espérer qu'un groupe qui a si récemment subi la discrimination lui-même aurait assez de génie pour ne pas contribuer à l'hystérie contre les immigrés qu'on voit actuellement dans chaque coin des États Unis? C'est-ti trop de penser qu'on hésiterait un peu à vouloir leur enlever leur langue et leur culture non-anglophone, quand ça fait des années qu'on s'efforce de "maintenir" la nôtre? Est-ce naïf de penser qu'on éviterait de réciter par cœur la même litanie de bêtises qu'on nous chantait autrefois?

La réponse correcte, apparemment, c'est "Oui."

## ***Nous autrophobie***

Un Franco qui a passé quelques années parmi les Anglo reçoit une p'tite surprise quand il revient parmi les siens. Tandis que la société anglophone le trouvait ben smarte parce qu'y parlait deux langues pi y s'arrangeait ben en affaires pi y avait de bonnes idées à partager avec ses collègues, les Francos savent, eux, qu'il ne peut rien faire de bien. "Y a fourré les anglais, mais nous autres, on se laisse pas fourrer si facilement que ça."

Les femmes ont un "plafond en verre" qui les empêche d'avancer dans les affaires. On dit qu'il se compose de verre parce qu'il existe, même si on ne le voit pas. Nous autres, on s'est créé un plafond en caoutchouc. Ça nous empêche de s'avancer dans la vie, pi en même temps, ça nous retourne vite au niveau du reste de la Franco-américanie. Boiing!

On est pas mal le seul groupe ethnique à avoir encore un plafond comme ça. Ça se voit peut-être le plus clairement dans le domaine de la politique. En dépit de la population considérable franco-américaine dans chaque état de la Nouvelle Angleterre, on n'a pas encore réussi à élire un gouverneur franco. Les irlandais, les italiens, les polonais, pi les grecques ont tous eu leur tour... et souvent plusieurs tours. Les hispanophones se font élire au Texas pi en Californie. Les Afro-américains réussissent un peu partout... enfin. Les membres d'autres groupements ethniques deviennent même ministres et juges au niveau fédéral. Pas nous autres. Après plus que cent ans, on n'a pas eu de gouverneurs, pi pas de sénateurs, pi ainque un couple de représentants (Fernand St. Germain du Rhode Island est le seul qui me vient à l'esprit mais y en a tedben une couple d'autres).

Conseil municipal, maire, sénat de l'état, ça c'est o.k. Mais si on essaie de monter plus haut que ça, on se heurte au plafond. Boiing! "Fantasse. Tu te penses mieux que nous autres? Ben paie pour asteur." Pauvre Mike Gravel a du voyager jusqu'en Alaska pour se faire élire. Y aurait eu de la misère en maudit à devenir chef de département des travaux publiques à Biddeford.

Pi blâmons pas ça sur les autres. Tandis que le "plafond en verre" a été construit par des hommes au pouvoir dans les compagnies américaines, notre plafond, c'est nous autres qui l'ont bâti. Ça pris longtemps, mais y marche si ben que ça valu la peine. Asteur on a exactement ce qu'on voulait. Avec notre beau plafond pi notre phobie de soi-même, les membres du groupe se retrouvent, depuis des années, dans ce que les Anglais appellent "a mutually self-limiting relationship." Aujourd'hui, on peut même pas penser à notre succès propre parce que c'est plus important de guetter les autres Francos pour être certain qu'ils réussissent pas. Si on doit souffrir, on va tous souffrir ensemble. Si on est pris à manger d'la marde, tout le monde va en manger.

Avec tout ça, c'est tough d'être optimiste à propos de l'avenir des Francos. Faut s'aimer un peu, se respecter un peu, pi s'entraider en masse si on veut continuer à exister comme groupe. Ça pas l'air que ça va arriver. On est tellement accoutumé à se créer des obstacles, qu'on sait pu comment les enlever. Pogo avait raison. "We have met the enemy and he is us."

Hélas, le plus longtemps qu'on continue de se détester soi-même et de se mépriser l'un l'autre, le plus qu'on s'accoutume à notre rôle de groupe manqué.

Quoi c'est que c'est, ce stuff brun-là? Sais-tu que ça goûte pas pire.

## ***La Politiquophobie***

J'ai la solution parfaite pour raccourcir les réunions de comités, enquêtes, et débats qui prennent tellement de temps dans le gouvernement américain. Il s'agit simplement élire tout un tas de Francos comme sénateurs et représentants. Au lieu de Daniel Patrick Moynihan, on retrouverait Aristide Morrisette. Au lieu de Bob Dole, y aurait Placide Plourde.

Le comité se réunirait comme d'ordinaire, pi ça marcherait comme de coutume jusqu'à ce que quelqu'un (républicain ou démocrate) prenne la parole pour exposer son point de vue. A ce point-là, les membres de l'opposition se lèveraient tous ensemble, lanceraient des regards empoisonnés un peu partout, et quitteraient la salle en colère. Des réunions qui prennent des heures de temps aujourd'hui se termineraient en cinq minutes au maximum avec l'introduction de l'influence franco-américaine.

Grâce à notre manie de l'orthodoxie, les Francos ne fonctionnent pas très bien dans un système démocratique. Le principe fondamental que chaque individu a le droit à ses propres idées et, en plus, a le droit des exprimer, inspire chez nous la terreur. Peut-être c'est parce que "government of the people, by the people and for the people" a été inventé par des anglais pi des protestants.

Anyway, on a assez peur de la démocratie qu'on a passé à peu près cent ans à combattre son influence. Tandis que les américains s'efforcent de considérer (d'écouter, du moins) tous les points de vues avant de prendre une décision sur un projet de loi, on passe des résolutions en cachette avec du monde qui "pensent comme nous autres" pour éviter la possibilité troublante d'avoir à changer notre avis. Tandis que le processus américain exige "hard facts and cold data," on se contente de nos préjugées. Tandis que le système américain encourage la diversité, on exige l'uniformité en parole, pensée, et action.

Y a certes des faiblesses dans la démocratie américaine. On sait que les représentants de la Virginie, de la Caroline du Nord, et du Kentucky vont probablement voter contre toutes les lois qui menacent le commerce du tabac, même si on leur démontre clairement que les cigarettes ont tué des milliers de personnes. Y a aussi des contradictions. Un sénateur peut se plaindre que le Defense Department dépense trop et follement un jour, pi se plaindre même plus le lendemain quand ce même Department se propose de dépenser moins dans son état. Mais elles ne font que de servir comme miroir aux faiblesses et aux contradictions qui existent chez le peuple dans une société démocratique.

Si on déplore le manque de conscience chez certains individus en politique, on doit admirer le système qui fonctionne à merveille, et qui réussit, le plus souvent, à représenter la volonté du peuple. On doit aussi admirer l'idée de base du système qui proclame que l'uniformité mène ou à la stérilité ou au despotisme. Donc, on accepte

facilement que deux individus puissent avoir le même but en vue, mais proposent des façons bien différentes pour l'atteindre.

Dans le système franco, le peuple n'y entre même pas. Y connaît pas assez dans le domaine religieux pour s'assurer son salut. Ergo, y sait certainement pas assez dans le domaine séculier pour savoir ce qui est bon pour lui. Sa volonté côtoierait certainement l'hérésie, si on lui donnait l'occasion de l'exprimer. Ça fait qu'on ne la lui donne pas.

Depuis des années, on a laissé l'avenir du groupe entre les mains d'une élite. Par conséquent, on est restée avec les mêmes vieilles idées et les mêmes vieux projets pour l'avenir du groupe parce que leur système exige non seulement uniformité de but, mais aussi uniformité dans chaque petit pas qu'on prend vers le but.

On l'a rejeté, cet avenir stérile et ridicule que nous proposait notre élite. Bon pour nous autres. Hélas, on n'a pas encore trouvé les modalités qui nous donneraient les outils pour s'en construire un autre.



usagés avec très peu de succès. Ahmed Abdul Couture contemplait toujours les cent talents et son sort. "Tapinsse," fit-il enfin au comble du désespoir. "Faut que je fasse quèque chose! Après tout, si je laisse l'argent icit, ça se peut ben qu'on me vole."

Couture prit enfin sa décision. Il attendit le milieu de la nuit, se rendit dans un coin obscur du jardin de son maître, et enterra les cent talents. "Maintenant, personne ne peut me reprocher quoi que ce soit," déclara-t-il, soulagé. "Après tout, j'aurai conservé les talents que mon seigneur m'a donnés dans un monde où il est ben trop facile de tout perdre. Ça, c'est faire quèque chose! Ça, c'est ben choisir!" Il rentra, mangea dix tourtières, et s'endormit du moment qu'il mit la tête sur l'oreiller.

Le seigneur retourna peu après la grande décision de Ahmed Abdul Couture. "Eh bien," commença-t-il quand il réussit à réunir ses trois serviteurs (il eut un peu de difficulté à trouver le deuxième qui avait fait banqueroute et s'était mis à boire), "dites-moi ce que vous avez fait avec vos talents."

Le premier lui présenta un sac avec quatre cent dix-sept talents. Le seigneur se montra bien content.

Le deuxième raconta ses malheurs, et dit au seigneur que si son mécanicien ne l'avait pas volé, et s'il n'avait pas eu la malchance de se trouver l'autre côté de la rue de "Gaudeus Edouardus," le plus célèbre de tous les vendeurs de chameaux usagés de la région, il aurait très bien réussi.

Ahmed Abdul Couture ne put supprimer un gloussement. "Là, y va n'attraper une bonne pour avoir perdu toute l'argent du patron," pensa-t-il. Mais le seigneur continua à lui parler bien doucement.

"J'espérais de meilleurs résultats," dit-il, "mais tu as fait ton possible. Maintenant, Couture, qu'est-ce que tu as fait avec mes talents?"

Ahmed Abdul Couture eut de la difficulté à parler, tellement il avait hâte d'annoncer la bonne décision qu'il avait prise à son seigneur.

"C...c...c...c...c...c...comme vous allez voir, Seigneur," fit-il en lui présentant le sac contenant les cent talents qu'il venait de déterrer, "j'ai parfaitement préservé vos cent talents. Je ne suis pas comme mes collègues qui, eux, ont risqué ce qui ne leur appartenait pas. J'ai trop de respect pour le don que vous m'avez fait et pour vous-même. Il y a trop d'incertitude, de péril, de risque dans le monde actuellement. Donc, faute de trouver une façon certaine d'augmenter mes talents, j'ai trouvé une façon certaine de ne pas les perdre... de les conserver. J'espère que cette décision vous..."

Ahmed Abdul Couture n'eut pas la chance de finir sa phrase. Quand il se réveilla, il se trouva par terre sur le chemin devant la maison de son seigneur. Il faisait noir. La porte du mur qui encerclait la maison était fermé à clef. Couture put entendre son seigneur et

ses deux collègues qui chantaient à tue-tête à l'intérieur. "J'comprends pas," murmura Couture. "J'comprends pas."

Avec nos évangiles sans la parabole des talents, j'ai ben peur que toute une gang de Francos vont recevoir un petite surprise quand le seigneur leur demande ce qu'ils ont fait avec leurs talents. Comme ils le font depuis des années, nos Francos vont annoncer bien fièrement qu'ils ont réussi à conserver... à maintenir... à préserver... à enterrer cette belle langue, cette culture glorieuse, cette foi profonde que le seigneur leur a confiées. Et ne sachant pas ce qui est arrivé au pauvre Ahmed Abdul Couture, ils vont s'attendre à ce que le seigneur se montre bien content.

Il ne le sera pas. Conserver, c'est ben plus confortable. Mais c'est pas la vie.

## ***Feminophobie***

Au moment où le féminisme acharné faisait fureur, j'ai vu un autocollant sur le bumper d'une vieille Volvo qui disait: "Une femme sans homme, c'est comme un poisson sans bicycle."

Dans le temps, ça me paraissait un peu extrême. Asteur, en y ayant réfléchi, j'trouve que ça ben du bon sens. Et ça aide à expliquer pourquoi les Francos ont eu tellement de difficulté à avancer et à se créer un avenir.

Notre but principal comme être, au niveau le plus fondamental, c'est de perpétuer l'espèce. Ça, ça prend des hommes pi des femmes. Mais ça prend beaucoup moins d'hommes que de femmes. Au besoin, là, un homme pour chaque cinquantaine ou centaine de femmes, c't'assez pour remplir un village d'enfants. Ce qui veut dire qu'il y a toujours quatre-vingt dix neuf hommes sur cent qui sont pas mal inutiles. Y a très peu d'hommes qui vont l'admettre, mais ils le savent tous. Et ça crée un vide qui est tellement horrible à contempler que l'homme passe sa vie entière en essayant de se faire important et utile, pour ne pas avoir à s'y trouver face à face.

À l'ancien temps, c'tait pas mal facile de se faire important. Fallait que tous ces enfants-là mangent. L'homme devint chasseur et pêcheur, pi la femme restait à la maison pour prendre soin de la gang. Fallait aussi que quelqu'un protège les enfants des tyrannosaures et des plésiosaures et des faitçaencorepitusaures et d'autres bêtes horribles. L'homme devint le défenseur de la famille. Il avait un rôle précis à jouer. En effet, si y jouait ben son rôle, y était toujours rendu à bout. Souvent, après des batailles avec des faitçaencorepitusaures, y se trouvait même mort. Y a rien comme la fatigue ou la mort pour nous empêcher de contempler le vide.

Mais les choses ont pas mal changé depuis ce temps-là. L'homme va toujours à la chasse pour nourrir la famille. Mais c'est dans un grand immeuble ou dans une usine. Et il revient avec du papier ou du plastique au lieu que du gibier. C'est vrai qu'il peut acheter du gibier avec son papier et son plastique, mais c'est pas vraiment la même chose. Y a quèque chose qui se perd. En plus, les tyrannosaures ont pas mal disparu, ça fait que le protégeage est devenu beaucoup moins important.

Comme ça, l'homme a du inventer tout un tas d'activités pour essayer de se convaincre qu'il a toujours un rôle important à jouer. Il a même inventé des prix pi des médailles pi des certificats de mérite qu'il se donne à toute occasion pour essayer de prouver que ce qu'il fait a de l'importance. En vérité, le plus inutile une activité, les plus les gens qui y participent se donnent des prix et des médailles et des certificats de mérite, etc. Les démarches désespérées de l'élite franco-américaine au cours du siècle passé en sont preuve.

“Mais,” pourriez-vous me dire, “tu es beaucoup trop sévère. Regarde tout ce que l’homme à pu accomplir. Il a inventé l’électricité, le téléphone, et l’auto. Il a éliminé tout un tas de maladies. Il a crée des chefs d’œuvres en musique, art, et littérature.” D’accord. J’accepte que les activités de l’homme aient rendu la vie plus longue, plus confortable, et plus agréable. Mais ils n’ont pas réussi à la rendre plus heureuse. Aujourd’hui, il y a autant de gens (peut-être plus) que jamais qui font tout ce qu’ils peuvent pour amortir l’angoisse de l’existence avec des drogues et l’alcool et d’autres stupéfiants.

Donc, tout ce qu’on a fait a pas vraiment marché. Le vide est toujours là à nous guetter. Et si on fait pas attention, si on reste pas toujours sur le qui-vive, on risque de se trouver face à face avec lui. Pi la, j’té dis que c’est pas beau pi c’est pas le fun.

La femme se rend très bien compte du fait que son homme est vraiment et entièrement inutile. Et ce qu’elle a fait pendant des siècles, c’est de l’aider dans sa petite déception. J’suppose que c’est parce qu’elle l’aime ou elle ne veut pas rester seule ou a pas envie qu’il reste planté là à rien faire pendant des journées de temps parce qu’il est trop déprimé pour même se décrotter le nez. Anyway, elle fait tout son possible pour qu’il se sente important. Ça commence avec la mère et ses fils. Ça continue entre époux. Les paroles restent plus ou moins les mêmes.

“Toué?!? T’as fait ça?!? Pi tu l’as fait tout seul?!? Sans l’aide de personne?!? Mais regarde-moué donc ça si c’est beau. Ah, ben ch’t’assez fière de toué. Pi tu n’as fait pour toute la famille, à part de ça. Ah, ben j’té dis que t’es ben smarte, mon cher. J’sais pas quoi c’est que j’ferais sans toué.”

C’est pas vrai, parce que le plus souvent, la femme pourrait certainement accomplir la même chose que son homme ... et probablement mieux. Mais elle joue la comédie et ça marche. L’homme se sent indispensable pour quelques minutes. Le vide ne s’éloigne pas. Mais il ne s’approche pas d’avantage non plus.

Malheureusement, ce qui est difficile pour l’homme ordinaire est presque impossible pour l’homme franco. Le plus qu’un homme peut déterminer sa vie et son avenir lui-même, le mieux peut-il éviter le vide. Le Franco toujours colonisé n’a jamais pu ni contrôler sa propre vie, ni déterminer son propre avenir. Donc, si le vide habite chez les voisins ou la maison d’après pour la plupart des hommes, il se trouve dret ben sur le porch d’en arrière pour l’homme franco. Vous me créez pas? Expliquez-moué pourquoi y a tant de Francos qui se mettent à boère. Pour moué, c’est parce qu’ils savent ben ce qui les attend si y sortent sur le porch, pi y en ont peur en tabarnak.

Ce qui veut dire que la femme franco, qui veut toujours jouer la même comédie que les autres femmes du monde, doit pousser les choses à l’extrême. Elle prétend qu’elle ne sait pas conduire une auto ou faire marcher la télévision ou changer une ampoule. Elle cède autant de terrain que possible à son homme pour qu’il se sente utile. Hélas, elle arrive à tout céder parce que son pauvre homme n’a presque aucun territoire qui lui appartient. Après un secousse, elle finit par croire qu’elle ne peut vraiment pas apprendre à conduire

une auto ou changer une ampoule. À la fin, ils se barricadent tous les deux dans la maison pour pas que le vide entre. Mais en même temps, leurs barricades créent une prison qui les empêche de sortir et de développer et d'avancer.

L'homme franco fait encore pire. Il serait raisonnable de penser qu'il apprécierait le sacrifice perpétuel que fait la femme franco pour éviter qu'il rencontre le vide et ait tellement peur qu'il fasse dans ses culottes. Pantoutte. Peureux jusqu'au bout, faisant preuve d'une mauvaise foi choquante, il choisit de vivre la comédie au lieu de la réalité. Il prétend que c'est lui qui peut tout faire. "Hey, les femmes-là, y sont o.k. pour faire à manger pi à faire le ménage pi faire ... ben, tu sais ce que j'veux dire, hein? Mais quand faut prendre des décisions importantes ou faire des affaires importantes, ces femmes-là sont bonnes à rien, comprends-tu. Bonnes à rien! Y rienque que les hommes qui peuvent faire un bonne job."

Ça fait qu'on continue à exclure les femmes, de peur, je suppose, qu'elles changent d'idée un jour et proclament au monde entier que l'empereur, en effet, a rien sur le dos. Pas besoin d'avoir peur. Ça fait longtemps que le monde se rend compte que notre beau costume d'homme franco n'existe que dans l'imagination. Y nous regardent pour un instant, rient de nous un peu, et décollent. Y doivent se demander comment notre groupe ethnique a pu confier son avenir à ces hommes si chétifs, si "mémères," si orientés vers le passé. Était-on trop bête pour se rendre compte qu'on irait pas loin avec une gang comme ça? Nous autres, on sait que c'est plutôt par pitié et par tendresse que par bêtise qu'on a mis notre avenir dans leurs mains. Mais le résultat final a été le même.

## ***Automaniéphobie***

Si c'tait pas de la malchance, on aurait pas de chance pantoutte. Laissez-moué vous expliquer quoi c'est que j'veux dire.

Et qu'on aime ça, des chars! Chaque matin quand on marchait de notre loyer dans le p'tit Canada au moulin pi on voyait le gros boss arrivé dans sa grosse Packard ou sa Lincoln ou sa Cadillac, on se disait qu'on serait-ti content si on pouvait avoir un char à nous autres. Pas besoin que ça soit une Packard. Rienque quèque chose qu'on pourrait embarquer dedans pi aller prendre une ride avec pi faire accraire qu'on est important à cause.

Mais dans la vie, on peut pas toujours avoir ce qu'on veut quand on le veut. Ça fait que ça nous a pris maudiquement longtemps à l'avoir, notre char. Imagine-toué. Quand tu gagnes 25 piastres par semaine pi t'as une douzaine d'enfants, y te reste presque pas assez à la fin de la semaine pour t'acheter un lampion en avant de la statue de Ste. Anne à l'église en espérant qu'a fasse quèque chose pour que ta plus petite arrête enfin de tousser. T'es pas pour être un sans-cœur pi garder ça pi sauver ça pour que tu puisses un jour t'acheter un char.

Mais enfin, pas mal après nos concitoyens américains, on est arrivé à avoir assez d'argent pour en avoir un, un char. Pi c'aurait pu être quèque chose de ben beau pi de ben le fun. Après tout, ça nous dit quèque chose ça, le voyageage et l'esprit d'aventure. Beaucoup de nos ancêtres étaient coureurs de bois. Ils passaient leur vie sur le chemin à explorer, à découvrir, à roder. Tout le grand continent leur appartenait. Y se faisaient pas des grosses gages, mais y avait personne qui leur disait quoi c'est faire.

Mais ça fait longtemps de ça. Entre-temps, il semblait que chaque année, on nous ôtait des gros morceaux de notre continent pi de notre liberté. À la fin, y nous restait ainque le petit bout de trottoir entre notre loyer pi la porte du moulin qui nous appartenait. Mais, un char aurait pu changer tout ça. On aurait pu retrouver ce rôle d'explorateur, d'éclaireur même, qui nous convient toujours si bien.

Mais on a pas eu de chance, pi ça tourné au mal. Tedben que c'est parce qu'on a trop attendu longtemps pi on avait trop hâte. Mais on dirait qu'y a une sorte de folie qui s'est emparé de nous quand on a enfin eu la chance (ou malchance) de pouvoir s'acheter un char. On a commencé par croire tout ce que le commis américain nous disait.

Fallait, expliquait-il, choisir le plus grrrrrrrrrrros moteur avec la transmission la plus récente et puissante et chère, parce que c'est ça que les Américains riches avaient. Ça fait qu'on les choisissait.

Fallait que TOUT soit automatique – les châssis, le coffre, les miroirs, les sièges, les lumières, les portes, les cendriers. C’était la seule façon de se faire remarquer et admirer par les Américains. Ça fait que c’est ça qu’on achetait.

Parce qu’on voulait tellement donner l’impression qu’on vivait enfin le beau rêve américain, on mettait tout dans notre char, parce qu’on avait peur que si on omettait quèque chose, les américains sauraient qu’on était pas si smarte qu’on pensait. “Votre voiture n’a pas de plustuflecture automatique pour chaque passager?” nous diraient-ils avec leur accent épais américain. “Ah! je regrette, mes amis, mais ça fait preuve encore que vous n’êtes toujours que des rustres qui ne savez vraiment pas vivre.” Ça fait que tout passait là-dedans. On partait en se pensant ben avisés pi ben smartes. Les commis, eux autres, nous regardaient partir en se félicitant. On arrivait à maison pi on appelait tout le monde pour venir voir le miracle de la technologie américaine qui se trouvait parquer dans notre driveway à nous autres.

Asteur, si le maudit char aurait pu rester là, ça aurait ben marché. Mais fallait s’en servir. Tout de suite, on montait au Canada pour montrer ça aux cousins. Après ça, on revenait icit pi ça se mettait à aller mal.

Comme ça arrive avec tous les chars, les choses commençaient à se briser. Pi parce qu’on avait tout mis dans la nôtre, y avait ben plus d’affaires à briser. Y avait des châssis automatiques qui s’ouvraient pas pi des portes automatiques qui se débarrailent pas pi des sièges automatiques qui étaient stuck si bas que fallait s’assir sur des livres de téléphone pour pouvoir voir ayoùsqu’on allait.

On passait notre temps à voyager au garage. Pi j’té dis que quand les mécaniciens nous voyaient venir, y étaient ben contents. On savait rien à propos des chars, sauf comment tourner la clef pour la démarrer. On pensait que pour être comme les américains riches qu’on admirait tant, fallait pas se salir les mains en prenant soin d’un char nous autres-mêmes. La grosse différence c’tait que les Américains avaient de l’argent par-dessus la tête. Y pouvaient même engager leurs propres mécaniciens. Nous autres, on se fiait à l’honnêteté des gens qui nous voyaient venir de loin pi nous fourraient ben mal.

Après un secousse, on se tannait du maudit char pi de toutes les réparations qui fallait faire. Ça fait qu’on décidait d’en acheter un beau char neuf. Et voulant toujours paraître autre qu’on était, on le remplissait encore avec tous les machins pi les trucs pi les pitons pi les boutons qu’on avait dépensés tant d’argent à réparer dans le vieux.

Ceci se répéta pas mal à tous les deux ans. Au lieu de servir d’instrument de libération, nos chars, avec leurs paiements chaque mois pi l’assurance pi les réparations, nous ont rendus encore plus esclaves. Mais j’té dis que ça prenait ben moins de temps pour se rendre au moulin le matin.

## **Nonophobie**

Presque chaque sitcom américain présente une épisode où un personnage principal se trouve dans l'impossibilité de prononcer les mots "Je t'aime" à son amie, fiancée, bien-aimée, etc. Apparemment, c'est quèque chose que l'assistance trouve ben comique.

Mais pour les hommes Francos, c'est pas ça le problème. On pourrait même dire que c'est le contraire. Après une couple de coups, j'ai l'impression qu'il y a ben des Francos qui répéteraient facilement et avec ardeur ces trois p'tits mots à un poteau de téléphone, s'ils soupçonnaient qu'il leur avait fait un clin d'œil prometteur.

Pour nous autres Francos, le problème s'attache à un mot ben plus p'tit pi ben plus simple. Trois petites lettres, dont deux sont les mêmes. En effet, c'est presque pas un mot, mais plutôt une simple syllabe. (Voyez-vous? J'hésite moi-même à l'écrire.) Ça s'appelle et s'épelle N... O... N. Et on shake dans nos culottes ainque à penser à la possibilité d'être mis dans une situation où on devrait peut-être s'en servir.

Cette peur est facile à comprendre. Après toute, "non", c'est le mot du diable. En effet, c'est ce mot-là qui l'a fait diable. Avant, c'tait Lucifer – porteur de lumière, le plus grand, le plus beau, le plus puissant des archanges. Mais un jour, l'épais a décidé de faire son p'tit goddam pi de mettre ce maudit mot avant le grand serment de l'armée céleste. Donc, ce jour-là, parmi les milliers de "Serviam" ("je sers") angéliques, el bon djeu a entendu ce petit mot supplémentaire. Et ça changé (pour le pire, naturellement) toute l'histoire de l'univers.

C'est en disant "NON serviam" que Lucifer devint Satan et créa l'enfer, le mal, et la souffrance. C'est pas un p'tit Franco qui va risquer de pareils conséquences en prononçant de nouveau ce mot. J'sais que d'autres utilisent "non" des dizaines de fois chaque jour sans que rien ne se passe. Mais on sait jamais, eh? Moué, j'sais que j'veux par causer la fin du monde, des tremblements de terre en Californie, des ouragans au Japon, des pestes à Worcester ou quèque autre désastre simplement parce que j'ai pas envie de faire quèque chose.

Les psychologues nous donnent une autre raison pour cette phobie. "Non," c'est un mot qui indique et donne le pouvoir. On a tendance à penser que c'est la personne qui peut dire "Oui" dans une situation quelconque, qui peut donner son approbation, qui contrôle ce qui se passe. Du tout. C'est la personne qui peut tout arrêter avec un petit mot, un simple "non." C'est là qu'on retrouve le vrai pouvoir. Et nous voici de nouveau dans un domaine que nous, les Francos, connaissons très mal.

On l'a jamais eu, le pouvoir. C'est naturel qu'on ne sache pas du tout quoi faire avec. Et après avoir passé presque quatre cents ans comme peuple colonisé, on veut même pas qu'on nous en donne, du pouvoir, parce que c'est ben trop nouveau, différent, et difficile. Ça exige beaucoup trop de nous. Qu'ils nous laissent tranquille. J'sais qu'on passe notre

journée à manger d'la marde. Mais au moins c'est notre marde, pi on s'est accoutumé au goût après toutes ces années. (C'est vraiment pas pire, t'sais. Tu devrais essayer ça, quèque temps.) À part de ça, si on dit "non" pi on laisse pas le monde faire ce qui veulent, y vont pas nous aimer. Pi en bon minoritaire et colonisé, pas être aimé par les autres, c'est la pire affaire qui peut nous arriver.

Enfin, dire "non," met en danger notre survivance-même comme peuple. Comme l'ont fait les Chinois pendant des siècles face aux pouvoirs colonialistes de l'occident, on a appris que la flexibilité est le meilleur modus vivendi pour un groupe qui n'a aucun pouvoir. Cette flexibilité exige qu'on dise "oui" à tout, parce que c'est un mot gris très nuancé. Ça cause aussi beaucoup moins d'ennuis sur-le-champ. On aura en masse de temps plus tard, quand les majoritaires sont ben occupés par de nouvelles choses ben importantes (comme ils le sont toujours) de leur annoncer que c'est pas exactement cette sorte de "oui" qu'on voulait dire.

En revanche, "non," c'est un absolu en noir et blanc qui permet beaucoup moins de flexibilité dans son interprétation. Un "non," ça arrête tout ben nettement. Pire que ça, ça met gros du monde en chriss.

C'est un peu pour ça que notre avenir reste si douteux. En disant toujours "oui" au présent et à l'avenir que nous proposait le groupe majoritaire ou notre propre élite, on a réussi à survivre. Mais on a pas pu se créer une réalité qui saurait intéresser les générations à venir ou même qui pourrait se déplacer quelques années en avant. On pensait tedben qu'on aurait le temps de le faire un jour quand les boss étaient distraits – en train de conter leur grosse argent ou décider comment ils allaient dépenser le million qu'ils venaient de faire ou célébrer la réussite des républicains ou les démocrates ou d'autres affaires comme ça qui nous regardent pas. Mais on mal calculé. On a attendu trop longtemps. Pi asteur, y est trop tard.

## **Tachophobie**

Nos bons prêtres, religieux, et religieuses avaient tellement tendance à se tirer une balle dans la patte presque à chaque fois qui s'ouvraient la gueule que ça me surprend que le Vatican exigeait pas qu'ils se mettent une dizaine de morceaux de tape (heavy-duty) sur la bouche avant qu'ils sortent parmi le monde. Voici un exemple parfait.

Pour essayer de nous encourager à rester pur et à vivre une vie sans péché, y a tout un tas de monde en soutanes et habits qui utilisaient l'image du papier buvard ou, parfois, d'une belle nappe blanche. Notre âme, nous proclamaient-ils, était comme ce papier ou cette nappe quand ils étaient tout neufs – c'est-à-dire, sans tache. Mais chaque péché faisait une tache noire qui envahissait la belle blancheur de l'âme, tout comme une tache d'encre salirait notre papier ou notre nappe. Les péchés véniels faisaient des petites taches. Un péché mortel couvrait toute l'espace de la nappe ou du papier avec un noir horrible et morbide. Pour faire nettoyer notre nappe et enlever les taches, on pouvait pas simplement la tirer dans la laveuse avec un peu de Tide. Fallait aller à la confesse.

Si y s'étaient arrêtés là, y aurait pas eu de problème Ça serait resté une petite image qui nous faisait comprendre l'effet du péché et la valeur du sacrement de pénitence. Hélas, c'tait à ce point-là que nos bons religieux sortaient leur carabine pi se faisaient un autre trou dans le pied.

“Mais faut que vous sachiez,” ajoutaient-ils, en pensant qu'ils faisaient une bonne chose, “que l'âme (la nappe) ne redeviendra jamais complètement blanche. Ah, non! Une fois salie, elle ne retrouvera jamais sa pureté originale. Même avec tout le pouvoir du sacrement de pénitence, elle restera toujours plutôt grisâtre.”

C'est là qu'ils perdaient tout une gang de monde. Y essayaient de nous dire qu'il fallait rester pur et parfait, tout en nous montrant qu'il était impossible de rester pur et parfait après le premier péché/la première tache. Y établissaient un but pour nous, tout en nous montrant clairement que ce but restait impossible à atteindre. Je suppose qu'ils pensaient que ça nous ferait travailler deux fois plus fort pour rester aussi pur que possible. Mais la plupart du temps, ça eut l'effet opposé ... ce qui est entièrement raisonnable. “Impossible,” après tout, reste impossible, même si on travaille cent fois plus fort. Donc, qu'ossa va nous donner d'essayer?

Avec toute l'influence qu'ont exercée les religieux sur notre vie, c'est pas surprenant que cette image de la nappe et l'idée de la recherche impossible de la perfection s'est aussi imposée dans le domaine séculier. Mais c'est dommage, parce que ça nous empêche d'accomplir un tas de choses.

Comme Francos, on est pris à rechercher la perfection dans tout ce qu'on fait. Mais sachant d'avance que la perfection est impossible, on choisit le plus souvent de ne rien

faire. Ou si on réussit à lancer un projet, on l'abandonne du moment qu'on se rend compte que le résultat final ne sera jamais parfait.

J' parle pas ici de nos jobs ou de nos commissions ou de toutes les petites tâches qui remplissent la vie. Dans les domaines où les règles existent d'avance, où on nous a déjà indiqué que la perfection est pas absolument nécessaire, ou bien où on admet volontiers qu'elle est impossible à atteindre, ça marche. On va pas se torturer l'esprit chaque fois qu'on va pour faire une batch de cretons. C'est après que ça sort.

Là, on pose une centaine de questions à ceux qui mangent nos beaux cretons pour essayer de trouver le défaut qu'on sait se cache dans chaque bouchée. "Y sont-y trop salés. Non? Es-tu certain? Me semble qui sont trop salés. Tu penses pas, toué? Pour moué, tu les trouves trop salés mais tu veux pas me le dire. Non? Certain? Ben, trop salés ou pas trop salés, moué, je trouve qui sont pas aussi bons que la batch que j'ai fait samedi passé. Tu trouves pas, toué? Tedben que j'les ai pas assez fait cuire. Trouves-tu qui sont assez cuits, toué?" L'interrogatoire peut durer des heures de temps, jusqu'à ce qu'on trouve enfin ce maudit défaut qui prouve, encore une fois, qu'on peut jamais rien faire de bien. À ce moment-là, on se sent enfin soulagé. Ayant clairement démontré notre incompetence, on peut être certain que les autres n'exigeront pas la perfection de notre part ... au moins jusqu'à la prochaine batch de cretons.

Mais dans les domaines où tout est ouvert et où il ne s'agit que de nous, les questions se posent d'avance. Et les réponses nous épeurent tellement qu'ils nous paralysent. Prenez, comme exemple, le domaine créateur. Voici le bilan de la création littéraire en français des Franco-Américains pour la dernière moitié du vingtième siècle:

- Quatre pièces de théâtre, dont une par Paul Paré et trois par un certain Grégoire Chabot
- Deux romans : un par Robert Perrault et l'autre de Normand Beaupré.
- Quelques tomes de poésie, surtout de deux auteurs: Normand Dubé et Paul Chassé

Il y en a tedben d'autres que j'ai oubliés mais pas assez pour changer les affaires. Au cours de ces cinquante années – de 1951 à 2000 – une moyenne de, disons, 500,000 Franco-Américains parlaient toujours le français dans notre belle Nouvelle Angleterre. Vous pouvez pas me dire qu'il n'y avait qu'une dizaine d'esprits créateurs dans toute c't'a gang-là. On est pas si borné que ça comme peuple. En effet, si vous vous souvenez encore des soirées qu'on avait presque chaque semaine dans nos grandes familles, y avait du talent là à en pas finir. Mais ces gens-là racontaient et chantaient et jouaient ou déclamaient ce que d'autres avaient écrit ou composé. Ils ont jamais pensé à écrire ou composer quèque chose eux-autres-mêmes parce que cela aurait jamais été parfait. Et la perfection était absolument essentielle.

Donc, on reste sans littérature (presque) ou autre forme d'expression qui parle de la vie - de qui on est et pourquoi on est. Et ça continue à causer des ennuis quand on va pour se créer une vie et un avenir. Voici pourquoi.

À certains moments, comme êtres humains, on a l'impression qu'on n'est pas normal. On se dit que personne dans toute l'histoire du monde n'a jamais pensé de la façon qu'on pense, n'a jamais passé par les mêmes expériences, n'a jamais vu les affaires de notre point de vue particulier. Quand ces moments-là arrivent, les gens des autres cultures cherchent dans leur littérature classique (romans, nouvelles, etc.) ou littérature populaire (télévision, journaux à la "National Enquirer," etc.). Le plus souvent, ils réussissent à se voir ... à trouver quelque chose qui leur ressemble et qui leur montre qu'ils ne sont pas seuls et qu'ils sont plus ou moins normaux. Ça leur donne le courage de continuer et d'avancer.

Pour nous autres, sans littérature, ce "miroir" essentiel n'existe pas. On a rien qui nous ressemble sur papier ou sur l'écran. Donc, aux moments où on se pense monstres de la nature, on ne retrouve rien pour nous démentir. Et ça nous arrête ben net.

C'est vrai qu'on a une surabondance d'histoires et de généalogies. On aime ça parce qu'elles sont sans taches. Elles ne parlent que de faits et de noms et d'événements et de dates. C'est ainsi qu'elles nous permettent d'atteindre l'exactitude, sinon la perfection. Mais l'histoire et la généalogie nous présentent un miroir de la mort, non de la vie. Elles nous font ressentir absolument rien pour les gens du passé. Et c'est ça qu'il nous faut - ce passé vécu, complexe et imparfait - si on veut avoir un avenir. Seul ce passé humain peut nous donner des avis, nous servir de guide, nous dire, de temps à autre qu'on n'est pas aussi complexé et névrosé qu'on le pense.

Mais on ne l'a pas, ce passé. Ainsi, on continue à penser qu'il faut toujours être parfait parce qu'on a pas de modèles qui nous disent que c'est ok de pas être parfait ... parce ce qu'on peut pas se créer ces modèles, de peur qu'ils ne soient pas parfaits. Pi on se demande pourquoi on a tellement mal à la patte.

## **Sentinellophobie**

Des fois, chu ben plus smarte que j’pense. Euh, ben, asteur que je réfléchis un peu, là, c’est vraiment arrivé ainque une fois. Mais c’tait impressionnant en maudit quand même.

En 1976, sans le savoir, j’ai décrit parfaitement les effets de la Sentinellophobie dans une pièce que j’ai écrite qui s’appelle “Un Jacques Cartier Errant.”

Là-dedans, le personnage de Léo, qui se dispute avec Ti-Jean Côté, le personnage principal, déclare que tout le monde s’accorde ensemble aux réunions du “Grand Conseil Unificateur des Franco-Américains,” dont il est membre. Ti-Jean répond, plutôt à Jacques Cartier qu’à Léo:

“Savez-vous pourquoi? Parce qu’ils passent le moins de temps possible à se parler. Pour commencer, y a des discours toute la journée. Ça donne pas beaucoup de temps à se parler, ça. Ensuite, le soir, tout le monde se met ensemble dans des p’tits groupes pour chanter des chansons pi raconter des histoires. Y disent que c’est parce qu’on aime ça avoir du fun, les Franco-Américains. Pantoutte! C’est parce qu’on a peur que si on chante pas, y va falloir se parler. Ça fait qu’on chante, pi on rit, pi les jeunes parlent pas aux anciens, pi les riches parlent pas à la classe moyenne, pi les pauvres parlent pas pantoutte, parce que personne a bâdré des inviter.”

Voilà l’effet. Maintenant, essayons de trouver la cause.

Parler à quelqu’un risque de provoquer l’interrogatoire qui existe depuis la Sentinelle pour être certain que la personne à qui on s’adresse fasse partie de l’orthodoxie. Cet interrogatoire prend tellement de temps et est tellement ridicule que même les membres les plus acharnés de l’orthodoxie hésitent de se lancer sur cette piste-là. À part de ça, c’est si difficile de s’en tirer sans faire de fautes que ça nous laisse presque personne à qui on a le droit de parler.

J’vous donne un petit exemple du processus:

L’Orthodoxitaire – Ah, bonjour, mon cher jeune homme. Comment allez-vous aujourd’hui?

Un autre (hésitant) - Euh, très bien, merci. Et vous?

L’Orthodoxitaire (soudain sournois) – Dites-moi, mon cher jeune homme, déjeunez-vous le matin?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L’Orthodoxitaire (toujours sournois) – Mangez-vous des céréales?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Du Cheerios?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Avec du lait?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Avec du sucre?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Avec des fruits?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Avec des bananes?

Un autre (hésitant un peu plus) – Euh ... oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Qu'est-ce qu'il y a?

Un autre (hésitant) – Pardon?

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Qu'est-ce qu'il y a? Vous paraissiez incertain?

Un autre (hésitant) – Euh, non.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Vous êtes certain que vous mangez vos Cheerios avec du lait, du sucre et des bananes?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Absolument certain?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Bon. Je suis content que vous n'êtes pas comme certains jeunes excités qui oublient leur devoir envers leurs parents, leur héritage, et leur religion en mangeant leurs Cheerios avec des bluets ... si vous pouvez vous imaginer une telle chose. (pause) Vous mangez votre Cheerios avec la main droite?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Avec une cuillère à soupe?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Assis à la table de la cuisine?

Un autre (hésitant) – Euh, oui

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Sur une chaise près du frigidaire?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Une chaise bleue?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Bleue pale?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Mais pas trop pale?

Un autre (hésitant) – Euh, oui.

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Exactement à sept heures et quatre, plus 20 secondes chaque matin?

*Un autre garde le silence*

L'Orthodoxitaire (toujours sournois) – Pourquoi ne répondez-vous pas?

Un autre (hésitant) – Euh, ben pour moué, c'est plutôt vers sept heures et quatre, plus 19 secondes.

L'Orthodoxitaire (très froid) - Ah! Je comprends. Serait-ce peut-être possible que nous nous reverrions plus tard, mon cher jeune homme. Mais je ne le crois pas. Au revoir.

*L'Orthodoxitaire sort rapidement en faisant le signe de la croix. Un autre reste en se grattant la tête.*

On doit passer par toutes ces simagrées ridicules parce que l'Affaire Sentinelle a réussi à nous diviser mieux que les efforts de tous les maudits Américains. La Sentinelle nous a aussi effectivement empêché de se créer un avenir, parce qu'elle nous a enseigné qu'il était beaucoup plus important de dénicher et d'écraser l'hérésie actuelle, que de s'occuper d'un avenir lointain. Le grand problème c'est que tout à coup, avec la perte

d'intérêt dans tout ce qui est orthodoxie, c'est l'hérésie qui est devenue lointaine et l'avenir qui nous a tappé sur l'épaule pour nous demander ce qu'on avait fait pour préparer son arrivé. J'te dis qu'on avait d'air bête, parce qu'on avait rien à lui dire ou à lui offrir.

Pour ceux de vous qui connaissez pas l'histoire, ça tout commencé quand un évêque irlandais a décidé qui voulait plus d'argent franco-américaine. Ce gars-là se trouvait dans le diocèse de Providence au Rhode Island. Pi y savait ben que même si nous autres, les Francos, on était pauvres comme Job, c'est nous autres qui donnaient le plus à nos paroisses. C'est parce qu'on voulait que nos curés s'en servent pour bâtir des écoles pour enseigner le français et la religion à nos enfants pour pas qui deviennent anglais pi protestants.

Pi ça marchait ben, ce système-là. Bonne raison pour la bureaucratie ecclésiastique de le changer. Comme ça, l'évêque a décidé pi a déclaré qu'à partir de ce moment-là, toute l'argent que le monde donnait aux paroisses allait revenir au diocèse, au lieu de rester dans la paroisse. Ensuite, l'évêque, dans sa sagesse et sa bonté, allait re-distribuer les fonds comme bon lui semblait.

Naturellement, les Francos ont trouvé que c'tait une autre belle façon de se faire fourrer encore une fois par les Irlandais. Ça fait qu'ils ont décidé de résister aux beaux projets épiscopaux. Y ont même créé un journal qui s'appelait "La Sentinelle" pour donner leur côté de l'histoire. Quand l'évêque à continuer à faire le fou, ils l'ont poursuivi en cour.

Mais l'évêque, lui, haïssait de se faire désobéir et poursuivre presque autant qu'il haïssait les Francos. Ça fait qu'il a déclaré ex cathedra, ex officio, pi ex lax qu'il allait voir le pape (je pense que dans le temps, y s'appelait Çaçannétout Un). Quand y ont entendu ça, les sentinellistes étaient ben content. Après tout, les Francos étaient les serviteurs les plus fidèles de l'Église. La raison pour leur fidélité admirable était justement parce qu'ils avaient pu garder et protéger leur langue. Après toutte, tout le monde savait bien que "Qui perd sa langue, perd sa foi." Donc, le saint Père ne voudra certainement pas que les Francos donnent leur argent au diocèse, parce que ça leur laisserait moins pour leurs écoles. Il se pourrait même qu'on doive fermer ces écoles, avec le résultat que plusieurs jeunes Francos perdraient leur langue, et par conséquent, leur foi.

Hélas, le saint Père a trouvé tout ce beau raisonnement ben platte et a déclaré nettement qu'il était d'accord avec son chum, l'évêque. Pour prouver qu'il plaisantait pas, y a même excommunié tous les sentinellistes. J'te dis qui avait gros du monde avec la face longue dans le bout de Providence pi Woonsocket. On venait de détruire le bel équilibre et notre belle formule de base qui proclamait que devoir= langue=foi=salut. Avec cette formule, on vivait avec confiance qu'on suivait le bon chemin. La formule détruite, il nous restait absolument rien – pas de certitude, pas de cause, pas de chemin, pas d'avenir. Rien. Et ça, c'tait vrai pour les sentinellistes et les anti-sentinellistes également. Y a personne (sauf l'évêque et le Pape) qui a gagné la bataille et la guerre.

Nos efforts pour préserver, maintenir, etc., notre langue et notre culture ont pas disparu. Mais à partir de ce moment-là, ces efforts ont complètement perdu leur coeur et leur âme. On répétait les mêmes phrases et les mêmes slogans, mais on savait que les mots n'avaient plus aucun sens.

Pour vraiment nous achever, la décision du Pape a aussi causé une rupture parmi les Francos qui a souvent séparé les membres de la même famille. On ne savait plus à qui se fier. On commença donc à créer nos petites orthodoxies pi nos interrogatoires pour essayer d'être certain que ceux qui nous entouraient étaient vraiment tous "de nous autres." C'est ainsi qu'on passa ... et qu'on rata ... une cinquantaine d'années.

Au fameux colloque de 1976, un de mes amis voulait nous parler de ce qu'on devait faire pour commencer à se construire un avenir. La seule chose qu'il put faire fut de rester debout pendant une dizaine de minutes en nous indiquant tous du doigt et en répétant sans cesse les mots, "la Sentinelle, la Sentinelle, la Sentinelle." À l'époque, j'pensais qu'il était un peu fêlé. Aujourd'hui, je commence à comprendre la profondeur de son message. Si on recherche une seule grande raison pour la condition pitoyable actuelle de notre groupe ethnique, c'est surtout la Sentinelle qui se présente. Et jusqu'à temps qu'on trouve une façon de guérir les ruptures multiples qu'a causées cet "affaire," la seule chose qui nous attend demain c'est l'oubli et la mort.

## **Naturophobie**

Chaque Franco-américain est né en connaissant une grande règle qu'il doit absolument suivre pendant toute sa vie. J'sais pas si a vient "ab initio" ou ben "ab ovo" ou ben "y boit ben trop," mais elle est certainement là. Cette règle lui dit que la nature n'existe pas pour être admirée ou respectée ou imitée. A est ben trop platte pour ça, voyons. Regardez le temps qu'il fait en hiver, pi au mois de mars pi avril dans nos états de la Nouvelle Angleterre, si vous me créez pas. Non. La nature existe exclusivement pour être embellie et enjolivée, surtout par nous-autres.

Sachant ceci, c'est facile à comprendre pourquoi mes tantes pouvaient regarder un beau bouquet de fleurs et déclarer que "Y a pas de bons sens que ces fleurs-là soient naturelles. Y sont ben trop belles. Ça doué être du plastique." C'est facile aussi de comprendre pourquoi mon oncle Lorenzo fut inspiré, une journée ben platte du mois de décembre en 1954, à faire quèque chose de différent avec son arbre de Noël. Après toutte, un arbre, c'est de la nature. Et on sait tous que la nature platte est là pour une seule raison ... pour que nous autres, on fasse des belles chose avec.

Ce fait que c't'année-là, mon oncle Lorenzo reçut une visite de sa muse franco-américaine. La muse y a parlé à l'oreille (le reste de sa famille nous a dit plus tard qu'avait rien entendu), pi tout de suite après, y est descendu en cave avec l'arbre de Noël. Pi quand y est revenu, tout l'arbre était un beau bleu pale. On a appris plus tard que sa muse y avait dit de s'acheter de la peinture en bombe, pi sprayer son arbre. Mais y avait pas encore fini. Pour compléter ce beau tableau, sa muse lui avait dit de mettre des lumières toutes en bleu et des décorations toutes en bleu sur l'arbre.

J'vous dis que ça, c'tait un arbre de Noël, mes amis! Je me souviens encore du moment historique quand mes quatre vieilles filles de tantes ont aperçu ça en entrant dans le salon de chez mon oncle Lorenzo après la messe de minuit. L'apparition de la Sainte Viarge elle-même aurait pas suscité tant d'exclamations et d'admiration.

La muse de mon oncle Lorenzo était ben contente, étou. Elle avait eu ça tough pour une secousse, surtout avec les arbres de Noël. Elle avait pas trouvé une façon efficace des embellir. Elle avait du se contenter des cacher autant que possible en les couvrant de ce qui s'appelait de "l'angel hair" (des cheveux d'anges). C'était des fils en fibre de verre qui réussissaient à déguiser l'arbre. Mais déguiser la nature pour un Franco-Américain (et la muse), c'est pas assez. Avec mon oncle Lorenzo et sa peinture en bombe et ses lumières de toute la même couleur, la muse avait atteint l'apogée (ou du moins, on le pensait à l'époque): la transformation-même du naturel à l'artificiel.

Comme ça, on a revu la muse pour un bon bout de temps. Chaque année, vers la deuxième semaine du mois de décembre, a frappait à la porte de chez mon oncle Lorenzo. Mon oncle, y était content de la voir. Y lui disait d'entrer, pi là, les deux se mettaient ensemble dans le salon pour discuter leurs projets pour l'arbre de Noël de

c't'année-là. Des fois, la discussion durait des heures. Des fois, c'tait fini dans cinq minutes. Après ça, mon oncle descendait en cave avec l'arbre de Noël pi sa peinture en bombe, pi y revenait avec un arbre vert pale, rose, et même blanc, selon ce que lui chuchotait sa muse.

L'idée du blanc était le résultat de deux jours et demi de discussions. Mais ça a valu la peine, parce que c'était du génie pur. Le blanc allait avec tout. Donc, on pouvait y mettre des lumières et des décorations tout en bleu ou en rouge ou en vert pour faire changement d'année en année. Les choses allaient tellement bien vers 1957 avec l'arbre blanc, qu'on savait, en bons Franco-américains, que le désastre rodait en quèque part dans le voisinage. En effet, y se trouvait chez le voisin.

Comme ils le font toujours, les maudits Américains s'étaient emparés de notre belle idée. Après, y avaient usé leur argent pi leur influence politique pi le fait qu'ils étaient allés à l'école pour aller ben plus loin avec c't'idée-là que nous autres, pauvre p'tits français épais qu'on était. Ce qu'on avait aperçu en regardant par le châssis du salon du voisin en partant de chez mon oncle Lorenzo après le Réveillon, ce matin-là, était quèque chose de brillant, d'éclatant, d'hypnotisant qui changeait de couleur toutes les 10 secondes. On apprit plus tard que les voisins avaient un des premiers arbres de Noël en aluminium.

Quand il eut enfin la chance de contempler ce merveille, mon oncle Lorenzo dut s'admettre battu. Le Noël d'après, on retrouva un arbre en aluminium dans son salon. Faut dire que la réaction de mes tantes était toujours aussi positive. Mais c'tait pas la même chose. L'arbre de Noël en aluminium et ceux en plastique qui l'ont remplacé après quelques années, ça venait pas de nous autres. En effet, notre muse a fait une dépression nerveuse, pi a décollé pour une bonne escousse. On l'a ainque revue quand elle a appris qu'on pouvait se servir des cartons d'œufs en polystyrène pour se faire des p'tits couverts pour les corbeilles à papier qui se trouvaient un peu partout dans la maison.

Cette phobie de la nature s'applique à d'autres domaines de notre existence ... et ça nous empêche nettement de se créer un avenir. Comme minoritaire, on pense toujours que ce qu'on a, c'est pas assez. Ou ben c'est pas assez bon ou c'est pas assez swell ou c'est pas assez nouveau. À part de ça, ça nous fait paraître pas mal bête. En revanche, tout ce qu'on voit dans le salon de notre voisin américain et majoritaire est l'idéal. Et on pense qu'on serait tellement content (pi beau, pi smarte) si on pouvait avoir la même chose.

Comme ça, on passe toute notre vie en poursuivant à la course les valeurs, la façons d'agir, et les "choses" de nos voisins américains. Au lieu de se créer un avenir à nous autres, on veut absolument devenir autre qu'on est. Et c'est dommage, parce que souvent, ce qu'on est pi ce qu'on a est préférable à ce qu'on veut.

Par exemple, la société américaine est le modèle de la société industrielle du 19e et du 20e siècle. Donc, elle a les valeurs de cette société industrielle, e.g., mobilité sociale, économique, et géographique à tout prix; valeur attribué surtout aux choses et à leur fabrication; etc.

Mais depuis une vingtaine d'années, on se rend compte qu'il y a une transition qui s'opère. Le monde essaie de voyager de la société industrielle à la société post-industrielle avec ses valeurs nouvelles, e.g., valorisation des idées, des individus, des liens de famille, etc. C'est un voyage difficile et pénible, surtout pour la société américaine qui reste toujours la définition-même de la société industrielle.

Nous autres, on est déjà rendu où la société majoritaire veut se rendre ... et ça pour deux raisons. Premièrement, on n'a jamais complètement accepté les valeurs de la société industrielle, parce qu'elles étaient tellement contraires à la façon dont on avait été élevé et tellement en désaccord avec ce qu'on croyait. Deuxièmement, plusieurs valeurs de la société post-industrielle sont celles de la société agricole, que nous retenons toujours. Donc, au lieu d'avoir cinquante ans de retard sur la société américaine, ce qui a toujours été notre perception de nous-même, il se peut très bien qu'on ait cinquante ans d'avance dans plusieurs domaines.

C'est une avance et un avantage qu'on est en train de perdre en insistant, en bon minoritaire, que la seule et meilleure façon pour le groupe de s'avancer, c'est d'aller de reculons.